

Projet pédagogique autour de

La Découverte australe de Rétif de la Bretonne

(Dossier réalisé par le service éducatif de la médiathèque de Troyes)

Présentation générale

La base de ce travail est fournie par les illustrations originales de *La Découverte australe*, de Rétif de la Bretonne (cote médiathèque : DG 10149), mises en ligne sur le site de la médiathèque de Troyes, à l'occasion de l'exposition « *Je suis né auteur pour ainsi dire : Rétif de la Bretonne 1734-1806* ». Ce roman, publié en 1781, est une œuvre foisonnante, multipliant les genres littéraires, tenant à la fois de l'utopie sociale et politique, du fantastique, de la science-fiction et du voyage de découverte. Rétif l'a fait illustrer par son dessinateur fétiche, Binet (sur lequel on sait fort peu de choses), choisissant vraisemblablement, comme à son habitude, les épisodes pour lesquels il souhaitait des gravures. Dans l'édition originale, un commentaire de Rétif accompagne d'ailleurs, le plus souvent, les illustrations.

Pour consulter l'édition originale numérisée, rendez-vous sur le site patrimonial de la médiathèque (<https://portail.mediatheque-jacques-chirac.fr>) et tapez la cote de l'ouvrage dans « Recherche ».

Le roman est, par ailleurs, publié dans le recueil *Voyages aux pays de nulle part*, chez Robert Laffont (collection « Bouquins », 1990), accompagné de plusieurs autres écrits ayant pour thématique commune les voyages imaginaires (cote médiathèque : R VOY).

Résumé de l'histoire de *La Découverte australe*

Le héros du roman, Victorin, est amoureux de Christine, qui est la fille de son seigneur : cet amour paraît donc impossible. Mais il réussit à mettre au point une machine qui lui permet de voler, grâce à un système de pédales et d'ailes articulées. Grâce à ce formidable instrument de pouvoir, il enlève Christine et l'emmène jusqu'au sommet d'une montagne, le « Mont-Inaccessible », auquel on ne peut accéder que par les airs. Puis, il y fait venir d'autres personnes soigneusement choisies, et fonde une société (dont Victorin et sa famille, qui possèdent le pouvoir de voler, forment l'aristocratie) où doit régner le bonheur parfait. Au bout d'une vingtaine d'années, Victorin décide de quitter sa montagne pour aller à la découverte des îles australes, afin d'y créer un vaste royaume du bonheur. La première île découverte est l'île des « Hommes de nuit », « créatures presque humaines » qui ne vivent que la nuit. Victorin y fait venir tous les membres de la colonie du « Mont-Inaccessible », et l'île est baptisée « île Christine ». Dans les années qui suivent, les hommes-volants découvrent les autres terres australes et leurs populations, constituées d'êtres étranges et fantastiques, le plus souvent créatures hybrides hommes-animaux : les Patagons (hommes géants), les hommes-ours, les hommes-chiens, les hommes-cochons... Chaque fois, les Christiniens s'emparent d'un couple d'hommes-animaux pour les éduquer selon leurs mœurs, et les croiser avec d'autres espèces afin de réduire leur part d'animalité : vaste mission de colonisation civilisatrice ! Le dernier peuple rencontré est celui des Mégapatagons, qui ont réussi à réaliser la cité rétivienne idéale : égalité des êtres, communisme, mesures natalistes... Mais Victorin, conscient que les Européens ne sont pas prêts à de pareils usages, se borne à recommander un perfectionnement des anciennes lois, en attendant le temps de la perfection.

Analyse de La Découverte australe

Jacques Lacarrière, dans sa préface de l'œuvre dans la collection « Bouquins », met en avant un certain nombre de points intéressants pour l'étude du roman de Rétif :

- l'importance au XVIII^e siècle, dans la mouvance des Lumières, d'une littérature cédant abondamment à la manie « de vouloir à tout prix inventorier, disséquer et même appliquer sur cette terre les lois qui présideraient au bonheur humain. »
- la corrélation chronologique du roman avec les récits de voyages de Cook, Bougainville ou La Pérouse, grands découvreurs, au XVIII^e siècle, de terres et de peuples encore inconnus.
- le rappel, face aux descriptions des « paradis » naturels qui figurent dans *La Découverte australe*, d'un célèbre épisode de l'enfance de l'écrivain que celui-ci évoque dans son autobiographie, *Monsieur Nicolas* : sa découverte, à proximité du village où il habitait, d'un vallon isolé qui lui valut « sa première exaltation devant le spectacle d'une nature encore vierge ». Le petit Nicolas se déclare maître de ce royaume, puis le présente à quelques camarades, « légiférant, distribuant sanctions et récompenses et appariant les couples ».
- le rôle de la machine volante comme instrument de pouvoir : « s'affranchir du sol et de la pesanteur, c'est aussi s'affranchir des lois et des contingences de la terre, acquérir pouvoir et supériorité sur tous les autres hommes, devenir un surhomme plus encore qu'un oiseau. » Seuls Victorin et sa famille restent détenteurs du privilège de voler, qui leur assure le pouvoir sur leurs sujets. « Un pas de plus dans cette voie et l'on aboutira, dans le siècle suivant, à des œuvres comme *Robur le Conquérant* ou *Le Maître du monde* de Jules Verne. » Le pouvoir que confère l'invention contraint l'inventeur « à devenir aussi un philosophe, un organisateur autant qu'un technicien. Écrite à la veille de la Révolution, *La Découverte australe* pressent déjà ce que sera la grande affaire du siècle à venir et sa véritable utopie : la libération possible de l'homme par les conquêtes de la technique et de la science. Restif y apparaît comme un rêveur invétéré mais un rêveur plus proche par endroits de Jules Verne et de Wells que des philosophes de son temps. »
- le caractère monstrueux et inhumain de toutes les utopies qui prétendent imposer un bonheur forcé à l'être humain, par tout un système d'obligations et d'interdits touchant à chaque aspect de la vie, y compris et surtout, en matière d'amour et de rapports sexuels. La contradiction est flagrante dans le roman de Rétif : c'est pour être libre de son amour pour Christine que Victorin bâtit la cité idéale, mais dans cette cité, seuls sont libres de s'aimer librement ceux qui détiennent le pouvoir (voir le règlement de l'île Christine). Lacarrière cite un autre texte de Rétif extrait du *Paysan perversi*, les *Statuts du bourg d'Oudun composé de la famille R**** vivant en commun*, dans lequel Rétif « imagine en plein XVIII^e siècle –sous le nom de *Ferme collective*- ce que seront plus tard les communes populaires en Chine. Tout y est inscrit, écrit, prévu et notifié », les repas qu'il *faudra* servir les jours de fête, les jeux auxquels les enfants *devront* jouer etc. De plus, « jamais l'inégalité foncière entre hommes et femmes (au détriment de ces dernières) n'est plus visible qu'en cette communauté où rien n'est identique –même un dessert, même un jeu- entre un homme et une femme ».
- l'imagination heureuse de Rétif en ce qui concerne les espèces hybrides merveilleuses rencontrées par les hommes-volants. « Ce que découvrent Victorin et ses fils à travers les dizaines d'îles inconnues réparties dans l'archipel austral, c'est un peu la longue marche de l'humanité, une sorte de continent fossile où, à l'instar du *Monde perdu* de Conan Doyle ou de *Caspak, monde oublié* d'Edgard Rice Burroughs, l'on surprend des êtres qu'on croyait disparus ou légendaires, une sorte de laboratoire vivant où demeurent miraculeusement préservés tous les essais de la nature pour parvenir à l'homme. » Mais il convient de noter aussi les naïvetés dans l'invention des langues parlées par chaque espèce (de l'onomatopée, au jargon petit nègre, pour finir par le français à l'envers des Mégapatagons) : « Tel serait en définitive l'humble et piteux secret des antipodes : on y parle à l'envers tout en y pensant à l'endroit et en ce simple détail auquel Restif ne semble pas avoir prêté grande attention, réside le faux mystère de ce monde utopique. »

Quelques pistes d'exploitation pédagogique

De multiples travaux peuvent être effectués avec des élèves de niveaux variés, tant en français, qu'en arts plastiques, histoire des arts, histoire, technologie... Les richesses de ce roman et de ses illustrations peuvent être exploitées dans les différentes disciplines, pour un projet de classe, des TPE, des enseignements d'exploration, etc.

- Travaux d'écriture :
 - imaginer le mode de vie des espèces fantastiques rencontrées par les hommes-volants.
 - imaginer la suite des rencontres entre les hommes-volants et les espèces fantastiques.
 - inventer d'autres espèces fantastiques.
 - réécrire le texte de Rétif, à partir de l'édition originale présentée sur le site de la médiathèque, en respectant l'orthographe actuelle (donc en « corrigeant » celle de Rétif).
 - décrire les illustrations de l'édition originale en respectant un style littéraire.
- Travaux d'illustration :
 - illustrer les épisodes choisis par Rétif en tenant compte des indications de l'auteur.
 - illustrer les épisodes de *La Découverte australe* sans tenir compte des choix et indications de l'auteur.
[pour ces travaux, on peut demander aux élèves de tous illustrer le même épisode, ou d'illustrer des épisodes différents, voire d'illustrer tous les épisodes pour proposer une nouvelle « mise en image » de la *Découverte australe*].
- Travaux d'étude thématique :
 - « L'homme qui vole » : mythes, rêves, réalité :
 - étude de mythes, légendes, récits fantastiques ou de science-fiction... comme Icare, les anges, Robur le Conquérant, Superman...
 - étude des travaux scientifiques et techniques qui ont mené à la conquête des airs, ainsi que des différentes tentatives avortées (machines volantes de Léonard de Vinci...)
 - étude historique des différentes inventions permettant à l'homme de voler : montgolfière, ballon dirigeable, avion, fusée...
 - étude de ces inventions comme instrument de puissance : « batailles des airs » au cours de la Première guerre mondiale, avions bombardiers destructeurs, course aux étoiles de la guerre froide...
 - Les mondes fantastiques dans la littérature et le cinéma (où se trouve souvent traité le thème de la confrontation à l'autre) :
 - romans de Jules Verne, de Wells...
 - films comme *King Kong* (plusieurs versions), *L'étrange créature du lac noir*, *Le Seigneur des anneaux* (d'après Tolkien), *Voyage au centre de la Terre* ou *Vingt mille lieues sous les mers* (d'après Jules Verne), *La machine à explorer le temps* (d'après Wells)...
 - Les voyages et les récits de découverte : récits médiévaux, Marco Polo, Christophe Colomb, Bougainville...
 - La confrontation à l'« autre », au « différent » : ce thème peut être exploité par le biais de l'histoire (découverte par les Européens des civilisations extra-européennes, et les conséquences souvent tragiques qui en découlent ; colonisation et « mission civilisatrice »...), de l'éducation civique (lutte contre le racisme et les discriminations ; acceptation de celui qui est différent : couleur de peau, handicap, orientation sexuelle...), de la littérature, du cinéma (*1492* ou *Alien* de Ridley Scott, *Mission* de Roland Joffé, *Elephant Man* de David Lynch, *La Mouche* de David Cronenberg, *La Chambre des officiers* de François Dupeyron, *Indigènes* de Rachid Bouchareb...)
 - Les utopies, en littérature et dans l'histoire : *L'Utopie* de Thomas More, *La Ferme des animaux* et *1984* de George Orwell, le phalanstère de Fourier, le « bonheur communiste »...

Les épisodes illustrés dans l'édition originale de La Découverte australe

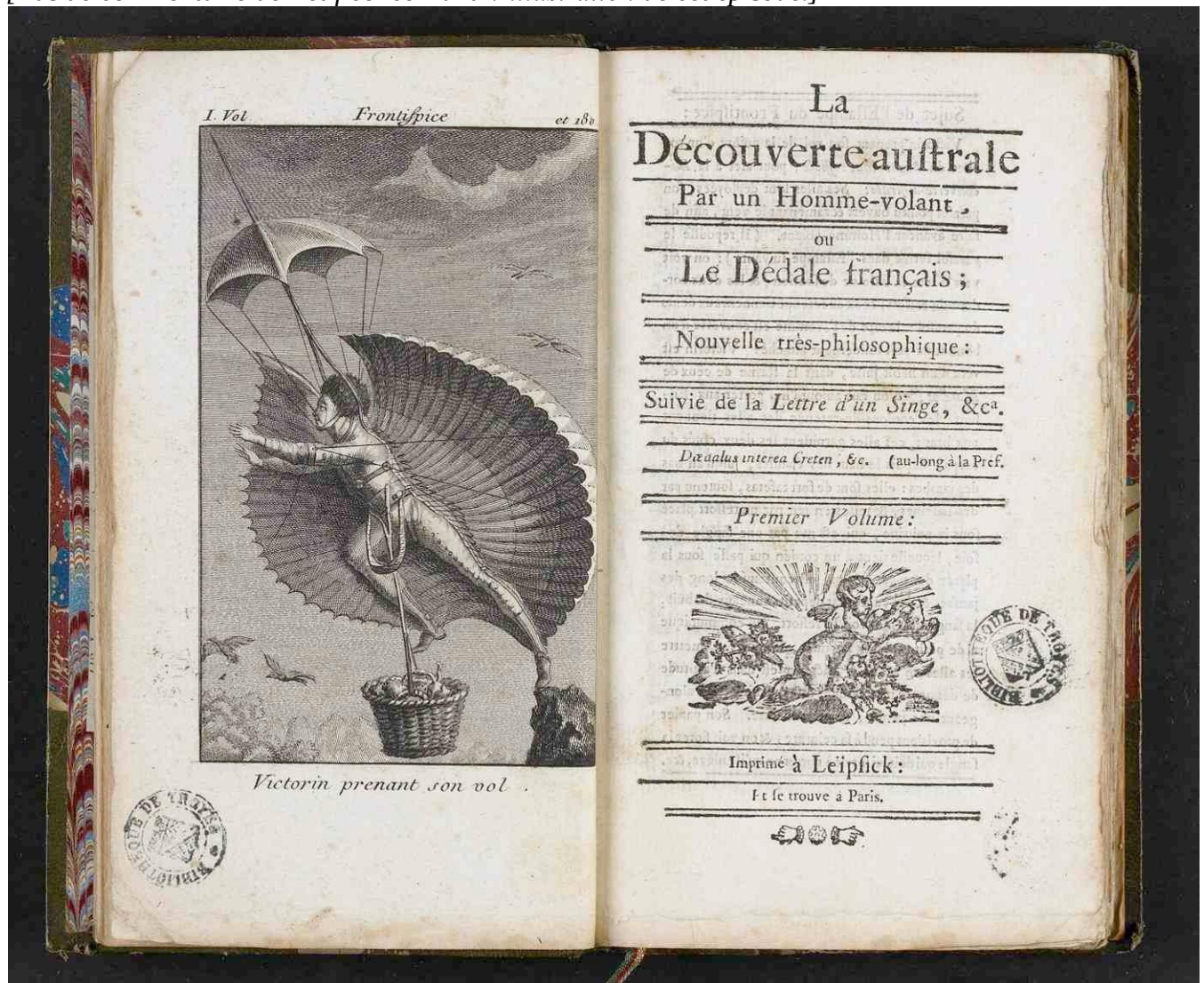
Les extraits sont cités à partir de l'édition publiée dans la collection « Bouquins ». Nous vous donnons les numéros de pages correspondant à chaque épisode. Dans l'édition originale de 1781, Rétif a, le plus souvent, désigné par un astérisque le passage correspondant à la gravure ; un commentaire accompagne l'illustration. Nous avons pris soin de faire apparaître cet astérisque, lorsqu'il existe, dans les textes que nous vous présentons, que nous faisons suivre du commentaire de Rétif et de la gravure correspondante.

1^{er} épisode : Victorin prenant son vol [Bouquins, p.1111-1113]

Voici comment le roman présente la machine volante de Victorin, et le premier envol du héros :

« [...] Sa machine lui donna, par le mouvement rapide de son rouage, le vol de la perdrix pour l'élever de terre ; et par un mouvement plus lent, le vol des gros oiseaux de passage, qui ne battent l'air qu'à des temps marqués et distincts. Il composa ses ailes de l'étoffe de soie la plus légère ; il les soutint par des fanons de baleine, plus forts à l'origine et qui, diminuant peu à peu, ressemblaient assez aux côtes de plumes des oiseaux. [...] Arrivé sur une colline isolée, Victorin s'ajusta ses ailes. Une large et forte courroie, qu'il avait fait préparer au bourrelier, lui ceignait les reins ; deux autres plus petites, attachées à des brodequins, lui garnissaient latéralement chaque jambe et chaque cuisse, puis venaient passer dans une boucle de cuir, fixée à la ceinture des reins : deux bandes fort larges se continuaient le long des côtes, et joignaient un chaperon qui garnissait les épaules par quatre bandes, entre lesquelles passaient les bras. Deux fortes baleines mobiles, dont la base était appuyée sur les brodequins, pour que les pieds pussent les mettre en jeu, se continuaient sur les côtés, assujetties par de petits anneaux de buis huilés, et montaient au-dessus de la tête, afin que le taffetas des ailes se prolongeât jusque-là. Les ailes, attachées aux deux bandes latérales extérieures, étaient placées de façon qu'elles portaient l'homme dans toute sa longueur, y compris la tête et la moitié des jambes. Une sorte de parasol très pointu, et qui dans son extension était retenu par six cordons de soie, servait à faire avancer, à aider à lever la tête, ou à prendre une situation tout à fait perpendiculaire. Comme l'homme-volant devait pouvoir faire usage de ses deux mains, le ressort qui donnait le mouvement aux ailes était mis en jeu par deux courroies qui passaient sous la plante de chaque pied de sorte que pour voler, il fallait faire le mouvement ordinaire de la marche, mouvement qui, par conséquent, pouvait s'accélérer et se ralentir à volonté. Les deux pieds donnaient chacun un mouvement complet aux deux ailes ; ils les dilataient et les faisaient battre simultanément, mais par l'effet d'un petit rouage, le pied droit opérait l'allongement du parasol fermé, et le pied gauche le ramenait en le rouvrant. Ce mécanisme était exécuté par les deux baleines collatérales, mues par une roue à deux crans qui passait sous les pieds, et qui, en tournant du même côté tirait la baleine gauche, et en continuant, accrochait un bouton de la baleine droite pour la pousser. Ces mêmes ressorts pouvaient aussi être mus avec la main. On rendait le vol stationnaire ou perpendiculaire par une certaine compression des ailes, effectuée par deux cordons, qui venaient de sous les aisselles et passaient dans une mentonnière, à laquelle la tête donnait le mouvement : l'effet des deux cordons était de faire baisser la pointe du parasol, et de la diriger dans tous les sens possibles. Les rouages de cette machine volante n'étaient que de buis ; mais ils fatiguaient peu, à l'exception des deux dents et de leurs appuis qui étaient d'acier poli, adouci par une matière onctueuse ; la seule partie sujette à périr par le frottement était la sangle qui faisait mouvoir le ressort des ailes : elle était de soie, mais de la plus grande force, et l'homme-volant en avait toujours plusieurs dans sa poche. [...] Victorin, étant donc arrivé sur une colline, monta sur un petit rocher, et donna à ses ailes d'abord le mouvement rapide du vol de perdrix. Il s'éleva ainsi de terre avec assez de facilité. Mais le peu d'habitude de se trouver en l'air lui donnait des étourdissements ; il ne put s'élever qu'en fermant les yeux. Il sentit bientôt un degré de froid assez considérable, et surtout il trouva qu'il planait avec tant d'aisance que le plus léger mouvement de ses jambes donnait aux ailes la force de la soutenir. »

[Pas de commentaire de Rétif concernant l'illustration de cet épisode.]



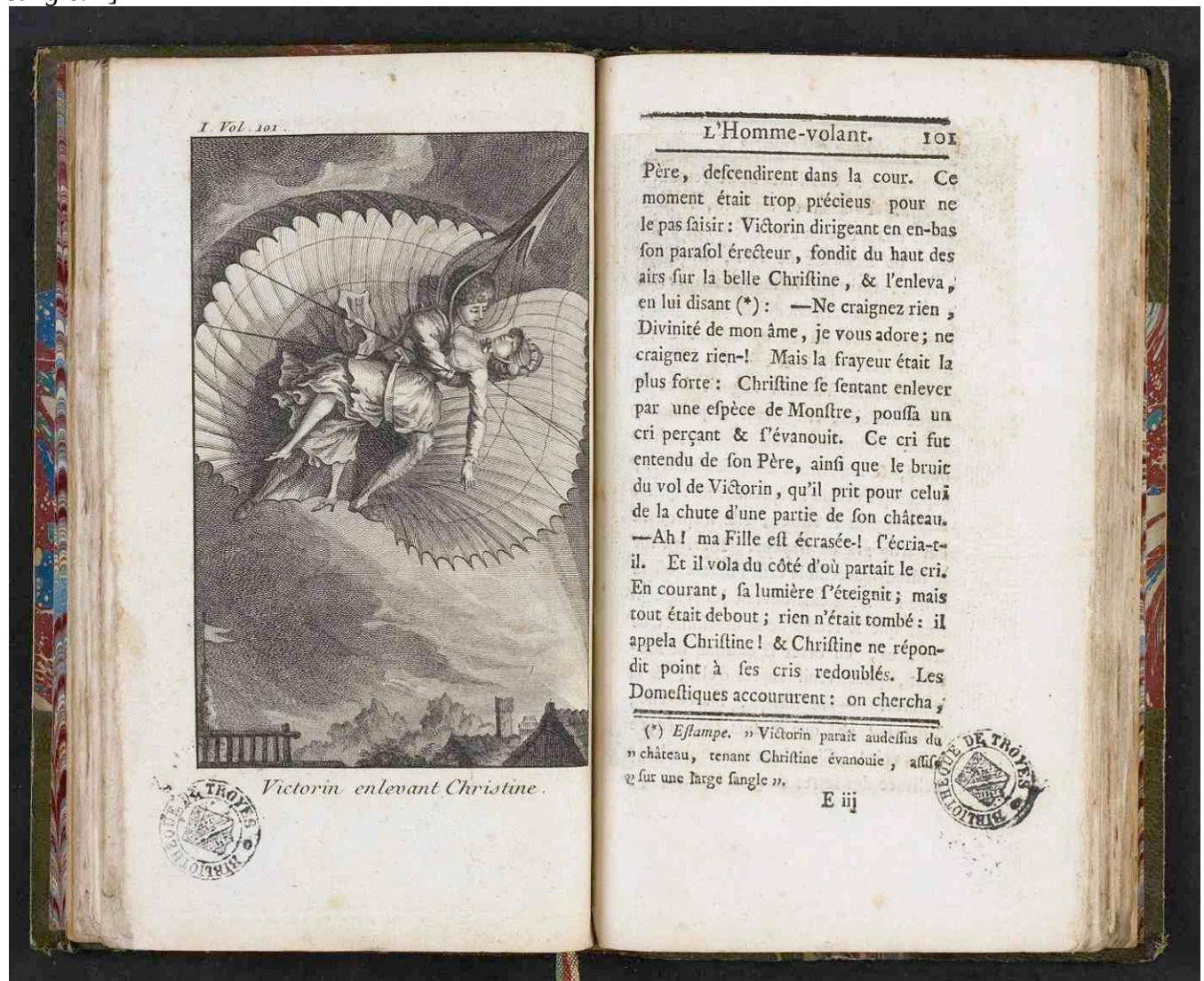
[Ce texte est caractéristique, par la précision et la complexité de la description de la machine volante, de la passion des hommes du XVIII^e siècle pour les techniques (voir l'importance qui leur est donnée dans L'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, où, là aussi, descriptions et illustrations vont de pair). On pourra demander aux élèves :

- d'essayer de dessiner (modéliser ?) la machine volante en suivant scrupuleusement les indications de Rétif (sont-elles suffisamment claires pour cela ?)
- d'illustrer l'envol de Victorin (on pourra ensuite comparer les réalisations des élèves à la première gravure de l'édition originale de La Découverte australe).
- de décrire le plus précisément possible, sans avoir lu le texte ci-dessus, la machine volante telle qu'elle apparaît dans les diverses gravures originales de La Découverte australe, afin d'en restituer le mécanisme, la composition, le fonctionnement... On prendra ensuite connaissance de la description ci-dessus.]

« Il n'y avait point de lune et l'obscurité était parfaite. Victorin [...] planait immobile au-dessus du château : tel un aigle aux serres crochues guette un agneau qui commence à bondir en broutant dans la plaine fleurie. Christine enfin parut, précédée de sa femme de chambre qui l'éclairait, et suivie de son père qui jurait contre les valets paresseux : elle resta sur le perron, tandis que la femme de chambre et le père descendirent dans la cour. Ce moment était trop précieux pour ne le pas saisir : Victorin, dirigeant en bas son parasol érecteur, fondit du haut des airs sur la belle Christine et l'enleva, en lui disant* : « Ne craignez rien, Divinité de mon âme, je vous adore ; ne craignez rien ! » Mais la frayeur était la plus forte : Christine, se sentant enlever par une espèce de monstre, poussa un cri perçant et s'évanouit. Ce cri fut entendu de son père, ainsi que le bruit du vol de Victorin, qu'il prit pour celui de la chute d'une partie de son château. « Ah ! ma fille est écrasée ! » s'écria-t-il. Et il vola du côté d'où partait le cri. En courant, sa lumière s'éteignit ; mais tout était debout, rien n'était tombé. Il appela Christine, et Christine ne répondit point à ses cris redoublés. Les domestiques accoururent : on chercha, on tâtonna, Christine ne se retrouva plus !... Pendant ce tumulte, le jour vint ; on crut qu'on allait découvrir enfin ce qu'on tremblait de voir, Christine écrasée : mais pas la moindre trace ! Quelle douleur pour un père idolâtre d'une fille si méritante et si belle ! »

[Voici le commentaire de Rétif concernant l'illustration de cet épisode :

« Estampe : Victorin paraît au-dessus du château, tenant Christine évanouie, assise sur une large sangle. »]

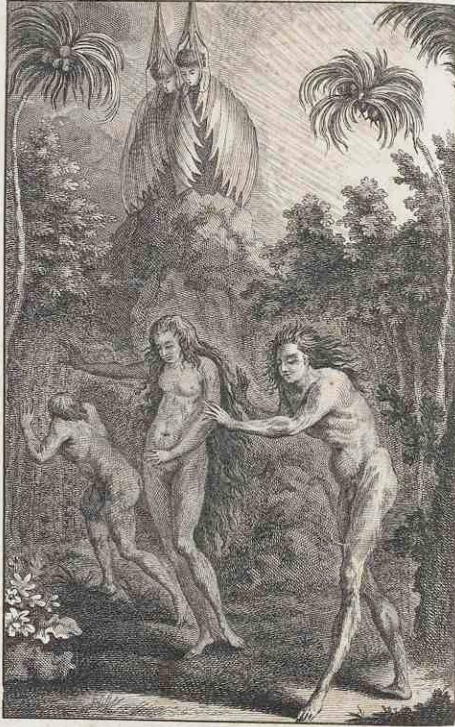


« Ce ne fut que le troisième jour, vers le crépuscule du soir, que le jeune Alexandre [l'un des fils de Victorin] découvrit dans l'île une créature presque humaine*. C'était une sorte d'homme nu, qui les examinait de l'entrée d'une caverne. Il le montra à son père qui, ayant pris sa lunette de nuit [...], aperçut couchés sur le ventre plusieurs autres hommes et femmes tout nus. [Ils se rendent compte que ces créatures vivent la nuit et dorment le jour. Ils enlèvent un homme-de-nuit] Dès qu'ils furent arrivés sur le rocher, ils examinèrent le sauvage : c'était un jeune homme d'environ vingt ans, d'un roux-blanc, ayant les cils des yeux très longs. »

[Voici le commentaire de Rétif concernant l'illustration de cet épisode :

« 3^e estampe : Elle représente un homme et une femme-de-nuit, nus, couverts d'un poil rare, et ayant les cils fort longs : ils ferment les yeux, à cause du jour qui commence, et paraissent tâtonner : un troisième est éloigné. On voit au haut du rocher, les deux hommes-volants, en état tranquille, les ailes rabattues, qui les examinent. Les arbres ont des fruits-à-pain. »]

I. Vol. 183.



Les Hommes-de-nuit.

L'Homme-volant. 183

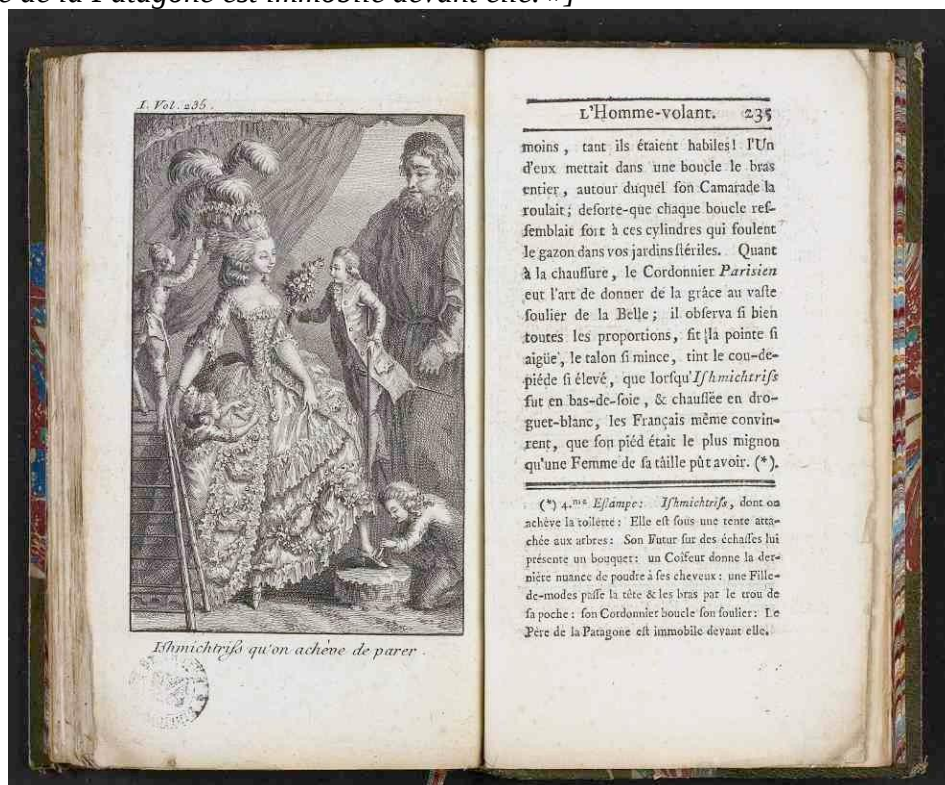
Bisons, des Buffles, des Bœufs, des espèces de Cerfs & de Daims, des Chèvres sauvages; un Animal qui ressembloit au Zèbre ou à l'Ane; un autre qui approchoit du Cheval; & pour toute espèce carnacière, un Tigre ou Jagal, de la plus petite espèce, mais fort multipliée, & qui n'attaquait les gros Animaux que lorsqu'ils étoient languissans de vieillesse. Ils ne virent point d'Hommes. Ce ne fut que le troisième jour, vers le crépuscule du soir, que le jeune Alexandre découvrit dans l'Île une Créature presque humaine (*). C'étoit une sorte d'Homme nud, qui les examinait de l'entrée d'une caverne. Il le montra

(*) 3.^{me} Estampe: Elle représente un Homme & une Femme-de-nuit, nus, couverts d'un poil rare, & ayant les cils fort longs: ils ferment les yeux, à-cause du jour qui commence, & paraissent tâtonner: un Troisième est éloigné. On voit au haut d'un rocher, les deux Hommes-volans, en état tranquille, les ailes rabattues, qui les examinent. Les arbres ont des fruits-à-pain,

[Victorin et ses fils découvrent l'île des Patagons, une espèce de géants (les femmes font douze pieds de haut). Le fils aîné, De-B-m-t, tombe amoureux d'une jeune Patagone, Ishmichtris, Le mariage est décidé.] « Au moyen de petites échelles comme celles des Bibliothèques, [les couturières] prirent les dimensions du vaste corps de la belle, qui ayant atteint sa quinzième année, avait déjà les trois quarts de sa hauteur : car les Patagons grandissent jusqu'à vingt-cinq ans. On lui construisit un bonnet de la forme d'une frégate, avec les agrès, les cordages, les canons, les mâts, les voiles, etc., qui lui fut à ravir, parce que, le bonnet étant vaste, les objets pouvaient y être détaillés avec grâce. Ishmichtris en fut très contente. Mais cette parure n'était que pour le jour du mariage ; on en fit une autre plus seyante et moins vaste, dans le goût le plus exquis, pour le lendemain. On lui essaya un fourreau, qui ressemblait parfaitement aux polonaises actuelles, et n'avait rien de la mauvaise forme que les ouvrières maladroites commencent à y donner ; et au moyen des coudes et de la croupe artificielle qu'on y ajusta, la belle Patagone aurait pu cacher sous ses jupes un régiment entier de nos soldats habillés à la prussienne. Tout l'embarras était de trouver des plumes assez grandes [...]. On envoya à la chasse le frère d'Ishmichtris [...] qui tua une sorte d'autruche dont les plumes des ailes étaient aussi longues que des joncs marins. On les façonna comme on put, on les teignit de différentes couleurs, et on parvint à en faire un panache qu'on assujettit sur la tête d'Ishmichtris avec des fils de platine et des épingles comme de petits leviers. Le grand embarras, ce fut la frisure : les cheveux de la belle Patagone étaient si longs et si rudes, que les deux coiffeurs les plus expérimentés de l'île Christine, célèbres auparavant à Paris, ne parvinrent qu'avec peine à les contourner. Il y réussirent néanmoins, tant ils étaient habiles. L'un d'eux mettaient dans une boucle le bras entier, autour duquel son camarade la roulait ; de sorte que chaque boucle ressemblait fort à des cylindres qui foulent le gazon dans vos jardins stériles. Quant à la chaussure, le cordonnier parisien eut l'art de donner de la grâce au vaste soulier de la belle ; il observa si bien toutes les proportions, fit la pointe si aiguë, le talon si mince, tint le cou de pied si élevé que, lorsqu'Ishmichtris fut en bas de soie, et chaussée en droguet blanc, les Français même convinrent que son pied était le plus mignon qu'une femme de sa taille pût avoir.* »

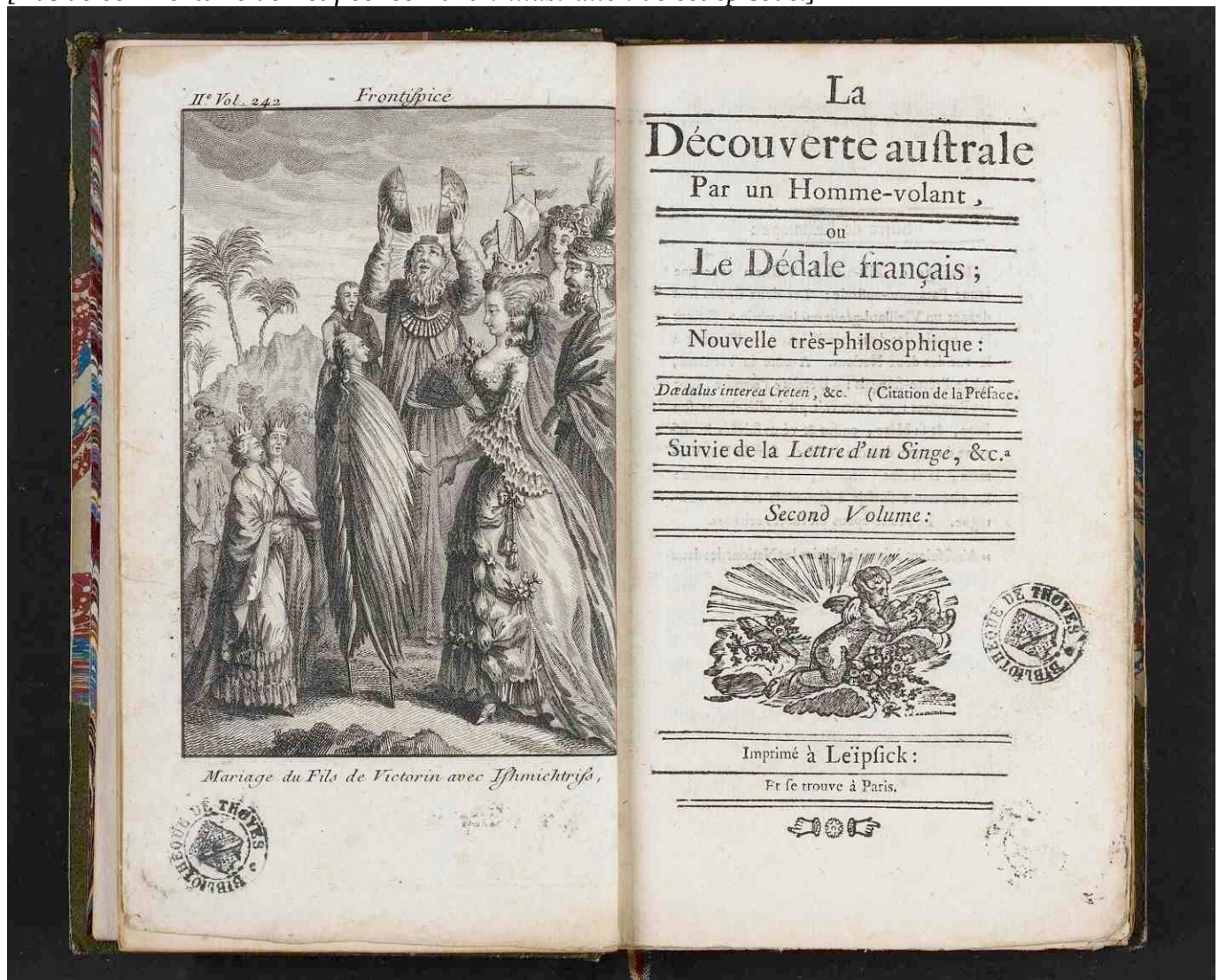
[Voici le commentaire de Rétif concernant l'illustration de cet épisode :

« 4^e estampe : Ishmichtris, dont on achève la toilette. Elle est sous une tente attachée aux arbres. Son futur sur des échasses lui présente un bouquet. Un coiffeur donne la dernière nuance de poudre à ses cheveux. Une fille de mode passe la tête et les bras par le trou de sa poche. Son cordonnier boucle son soulier. Le père de la Patagone est immobile devant elle. »]



« Victorin, pour que sa troupe fût moins ridicule aux yeux des Patagons, avait chargé un Cocosate (habitant des Landes de Gascogne) de faire des échasses qui devaient grandir chaque homme de près de quatre pieds. [...] Cette idée fut très heureuse, et fit sur les Patagons une impression favorable : d'ailleurs, elle rendit la conversation plus commode ; on pouvait se parler, sans que les géants fussent obligés de se courber tout le corps pour entendre ce que les Christiniens leur disaient. [...] La cérémonie du mariage fut auguste et simple. Le vieillard par excellence, âgé de cent soixante ans (car ces géants vivent plus longtemps que notre espèce), réunit les deux époux et leur fit les questions suivantes [suivent les questions et réponses de la cérémonie patagone]. On fit ensuite la cérémonie du mariage à l'européenne ; ce qui parut fort sensé aux Patagons eux-mêmes, qui dirent qu'il convenait que le mariage fût fait suivant les deux rites. Ensuite les époux et toute la nombreuse assemblée descendirent du rocher élevé, sur lequel la célébration s'était faite, pour aller manger et se divertir dans une grande prairie où les tables étaient dressées. »

[Pas de commentaire de Rétif concernant l'illustration de cet épisode.]



« [...] Alexandre [...] aperçut un animal velu à quatre pattes, très ressemblant à un singe, qui allait porter sur son père une main crochue. Il fit un cri, et comme leurs ailes légères étaient toutes prêtes, ils s'élevèrent en l'air à la hauteur de vingt pieds, d'un seul coup de parasol. Ils planèrent alors et virent sortir d'entre les arbres une centaine d'animaux comme le premier, qui les regardaient s'envoler, et dont plusieurs se redressèrent sur leurs pieds de derrière. Ce fut alors qu'ils s'aperçurent que ces animaux, quoique couverts de poil, avaient néanmoins une figure entre celle du singe et celle de l'homme. Ils les entendirent même se parler, en se regardant d'une manière qui ressemblait parfaitement à celle des singes qui crient. Cependant ces cris avaient une continuité qui marquait des idées combinées, en un mot un langage. [...] Les deux hommes-volants s'abattirent dans un endroit découvert et, de là, ils firent différents signes d'amitié aux hommes-singes, qui les regardèrent d'abord avec étonnement.* Victorin et son fils s'avancèrent quelques pas, en prononçant des paroles douces, d'un ton caressant. *Venez, venez, mes amis.* Les hommes-singes parurent se consulter entre eux, et après un conseil muet, accompagné du seul mot *Rrrhî*, un vieillard s'avança seul. Victorin et son fils crurent devoir faire la moitié du chemin, examinant tout avec la plus grande attention. Lorsqu'ils furent à quelques pas, ils cherchèrent à lire dans les yeux de l'homme-singe. Ils les trouvèrent méchants ce qui leur fit redoubler les précautions. »

[Voici le commentaire de Rétif concernant l'illustration de cet épisode :

« 6^e estampe : Un homme et une femme-singe debout, dans leur attitude naturelle et grotesque, regardant les hommes-volants en l'air : ils sont velus, à l'exception du visage et des mains, mais sans queue ; on en voit un qui fuit à quatre pattes. »]

274 II Volume,

n'étaient pas à-portée de les examiner ! Faisons-leur des signes d'amitié, & voyons un-peu s'ils les entendront.

En même-temps les deux Hommes-volans s'abattirent dans un endroit découvert, & de-là, ils firent différents signes d'amitié aux Hommes-singes, qui les regardèrent d'abord avec étonnement(*). Victorin & son Fils s'avancèrent quelques pas, en prononçant des paroles douces, d'un ton caressant, *Venez, venez, mes Amis.* Les Hommes-singes parurent se consulter entr'eux, & après un conseil muet, accompagné, du seul mot *Rrrhî*, un Vieillard s'avança tout-seul. Victorin & son Fils crurent devoir faire la moitié du chemin, examinant tout, avec la plus grande attention.

(*) 6.^{me} Estampe. Un Homme & une Femme-singe debout, dans leur attitude naturelle & grotesque, regardant les Hommes-volans en l'air : ils sont velus, à l'exception du visage & des mains, mais sans queue ; on en voit un qui fuit à quatre-pates,

II^e Vol. 274



Les Hommes-singes.

« Ils levèrent les yeux et virent sur les arbres, cachés entre les feuilles, des espèces d'ours qui les examinaient ; et à deux pas un mâle et une femelle de cette espèce, qui commençaient à grimper. Alexandre s'éleva aussitôt à la hauteur des arbres, en s'approchant le plus qu'il lui fut possible de cette nouvelle espèce d'êtres, qui lui était absolument inconnue. Car ces ours n'avaient pas le museau allongé comme les autres, mais une face arrondie comme celle du doguin. Victorin resté à terre les observait de son mieux ; tandis que son fils s'approcha de si près d'un jeune enfant-ours que celui-ci, effrayé, se laissa tomber. Alexandre d'élança pour le recueillir en l'air*, et l'enleva. Son père s'envola aussitôt, et ils emportèrent l'enfant, tandis que les ours poussaient des cris épouvantables et descendaient précipitamment de leurs arbres pour aller se cacher. Lorsque les deux volants furent parvenus sur leur roc, ils posèrent l'enfant-ours à terre, en lui faisant des signes d'amitié et lui présentant à manger différentes choses : mais il était si effrayé qu'il fit le mort et ferma les yeux. On l'examina facilement : on vit que toute sa conformation extérieure ressemblait à celle de l'homme, et qu'il n'y avait que sa fourrure qui fût celle de l'ours. Cependant ses doigts étaient armés d'espèces de griffes, et son nez, quoiqu'aplatis entre les deux joues, ressemblait beaucoup à celui de l'ours. On le garda jusqu'à ce qu'il s'ennuyât de faire le mort, et lorsqu'il eut hasardé quelques mouvements, on le descendit du roc, on lui mit différentes choses dans les mains, et on le laissa libre. Il s'enfuit avec une rapidité singulière, en courant sur ses deux pieds, et en faisant des cris plaintifs approchant de ceux de l'ours. »

[Voici le commentaire de Rétif concernant l'illustration de cet épisode :

« 7^e estampe : Un homme-ours, une femme-ourse, et leur enfant. L'homme prêt à monter à un arbre, regarde fièrement. La femme est à mi-tige, lorsque son enfant tombe. Alexandre déjà en l'air, se précipite pour le recueillir. Victorin s'apprêtant à prendre son vol. »]

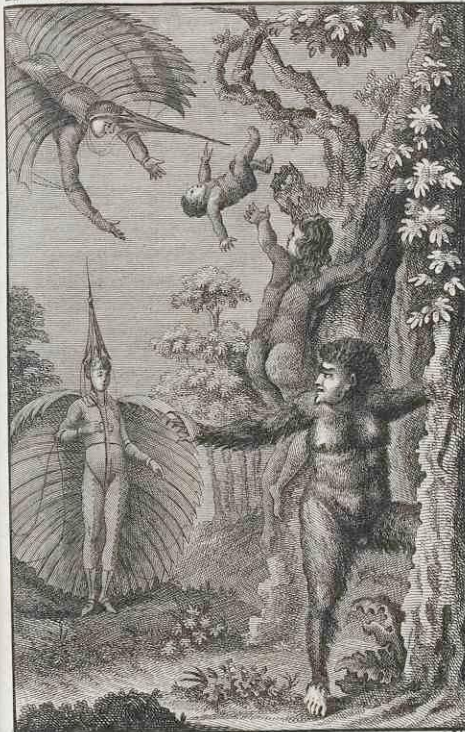
280 II Volume,

l'élança pour le recueillir en l'air(*), & l'enleva. Son Père s'envola aussitôt, & ils emportèrent l'Enfant, tandis que les Ours poussaient des cris épouvantables, & descendaient précipitamment de leurs arbres pour aller se cacher.

Lorsque les deux Volans furent parvenus sur leur roc, ils posèrent l'Enfant-ours à terre, en lui faisant des signes d'amitié, & lui présentant à manger différentes choses : mais il était si effrayé, qu'il fit le mort, & ferma les yeux. On l'examina facilement : on vit, que toute sa conformation extérieure ressemblait à celle de l'Homme ; & qu'il n'y avait que sa fourrure qui fût celle de l'Ours. Cependant ses doigts

(*) 7.^{me} Estampe: Un Homme-ours, une Femme-ourse, & leur Enfant: l'Homme prêt à monter à un arbre, regarde fièrement: la Femme est à mi-tige, lorsque son Enfant tombe: Alexandre déjà en l'air, se précipite pour le recueillir: Victorin s'apprêtant à prendre son vol.

II^e Vol. 280.



Les Hommes-ours.



« Victorin et son fils Alexandre ne se furent pas plutôt abattus sur une éminence qu'ils entendirent aboyer autour d'eux environ deux ou trois mille chiens. Ils en furent épouvantés et se tinrent sur leurs gardes. Ils virent alors sortir d'un bois touffu les êtres qui poussaient les aboiements qui les avaient surpris ; les uns marchaient sur leurs pieds de derrière en aboyant très fort, les autres couraient de leur côté à quatre pattes. [...] Tous ces êtres avaient des queues et les mâles étaient couverts d'un poil approchant de celui des caniches, mais plus court et moins fourni. Les femelles, au contraire, tenaient beaucoup, par leur coupe déliée, des levrettes de nos dames. Victorin et son fils ne crurent pas qu'il fût possible de s'exposer à descendre au milieu de cette troupe, mais ils se proposèrent d'en enlever deux, mâle et femelle, comme ils avaient accoutumé de faire, et de les porter dans l'île Christine pour les donner à instruire. Auparavant, néanmoins, ils prirent avec eux, pour quelques heures, un de ces hommes-chiens, qu'ils traitèrent de leur mieux, et qu'ils lâchèrent ensuite. Cet homme ne s'enfuit pas, comme les autres hommes-bêtes ; il les suivait, en virant sa queue et leur faisant des caresses, mais ils le laissèrent, après lui avoir donné toutes les marques imaginables d'amitié, afin qu'il commençât à bien disposer ses compatriotes. Ils s'emparèrent le même jour d'un jeune garçon et d'une jeune fille-chiens, en leur donnant des provisions*, et ils les remirent à l'île Christine. Ensuite, les deux hommes-volants repartirent, dirigeant leur vol au-delà de l'île des hommes-chiens, qui fut nommée l'Ile cynique. »

[Voici le commentaire de Rétif concernant l'illustration de cet épisode :

« 8^e estampe : Un homme-chien, à poil de barbet, et une femme-chien à forme de levrette. Le premier regarde Victorin en aboyant ; la seconde Alexandre d'un air caressant. Les deux volants leur jettent de leurs provisions. On voit accourir du bois un enfant-chien. »]

288 II Volume,

néanmoins ils prirent avec eux, pour quelques heures, un de ces Hommes-chiens, qu'ils traitèrent de leur mieux, & qu'ils lâchèrent ensuite. Cet Homme ne s'enfuit pas, comme les autres Hommes-bêtes; il les suivait, en virant sa queue, & leur faisant des caresses: mais ils le laissèrent, après lui avoir donné toutes les marques imaginables d'amitié, afin qu'il commençât à bien disposer ses Compatriotes. Ils s'emparèrent le même jour d'un Jeune-garçon & d'une Jeune-fille-chiens, en leur donnant des provisions(*), & ils les remirent à l'Ile-Christine. Ensuite les deux Hommes-Volants repartirent, dirigeant leur vol, au-delà de l'Ile des Hommes-chiens: qui fut nommée l'Ile-cynique.

(*) 8.^{me} Estampe. Un Homme-chien, à poil de Barbet, & une Femme-chienne à forme de Levrette: le premier regarde Victorin en aboyant; la seconde Alexandre d'un air caressant: les deux Volants leur jettent de leurs provisions. On voit accourir du bois un Enfant-chien.

VI.

Pl. Vol. 288.



Les Hommes-chiens.

« [...] La première chose qu'ils aperçurent entre les abatis, ce fut une femme assise sur la tige d'un arbre renversé, ayant six mamelles et allaitant autant d'enfants, qui ne ressemblaient pas mal à des petits cochons de lait ; et plus loin, un homme-cochon dont l'air était fort rébarbatif. [...] Ils s'approchèrent de la femme-truie qui, les ayant entendus marcher, leva son museau tenant du visage de la femme et du groin du cochon, les regarda*, fit un cri, et s'enfuit assez lentement à deux pieds, à cause qu'elle emportait ses six enfants. Quant au mâle sa fuite fut beaucoup plus prompte. Alexandre lui coupa le chemin et se présenta devant elle, en lui offrant des provisions d'un air affectueux. La femme fit un geste suppliant, et paraissait s'offrir à la mort pour sauver ses petits. Mais Alexandre la rassura en lui donnant des fruits-à-pain, qu'elle flaira et qu'elle mangea. Ensuite il lui laissa le passage libre et s'éloigna d'elle. Elle en parut fort aise et s'en alla très doucement, mais en regardant souvent derrière elle. Dès qu'elle fut parvenue à un bois dont les arbres étaient debout, et paraissaient approcher de l'espèce du chêne, elle grogna très fort. Le mâle qui l'avait quitté revint à elle, et l'on entendit aussitôt un bruit de grognements effroyables. Près de six cents hommes-cochons sortirent du bois et vinrent du côté des deux hommes-volants, marchant à quatre pieds, mais se levant très souvent sur deux pour regarder et flairer. »

[Voici le commentaire de Rétif concernant l'illustration de cet épisode :

« 9^e estampe : Une femme-truie, allaitant six enfants attachés à ses six mamelles. Le plus jeune des deux volants la rassure, en lui offrant des provisions. On voit un homme-cochon debout, qui regarde fièrement ce qui se passe. »]

290 II Volume,

Femme-truie, qui les ayant entendu marcher, leva son museau tenant du visage de la Femme & du groin du Cochon, les regarda(*), fit un cri, & s'enfuit assez lentement à deux pieds, à cause qu'elle emportait ses six Enfants. Quant au Mâle sa fuite fut beaucoup plus prompte. Alexandre lui coupa le chemin, & se présenta devant elle, en lui offrant des provisions, d'un air affectueux. La Femme fit un geste suppliant, & paraissait s'offrir à la mort pour sauver ses Petits. Mais Alexandre la rassura, en lui donnant des fruits-à-pain, qu'elle flaira, & qu'elle mangea. Ensuite il lui laissa le passage libre, & s'éloigna d'elle. Elle en parut fort aise, & s'en alla très-doucement, mais en regardant souvent derrière elle. Dès qu'elle fut parvenue à un bois dont les arbres

(*) 9.^{me} Estampe: Une Femme-truie, allaitant six Enfants attachés à ses six mammelles: le plus Jeune des deux Volants la rassure, en lui offrant des provisions: On voit un Homme-cochon debout, qui regarde fièrement ce qui se passe.

II^e Vol. 200.

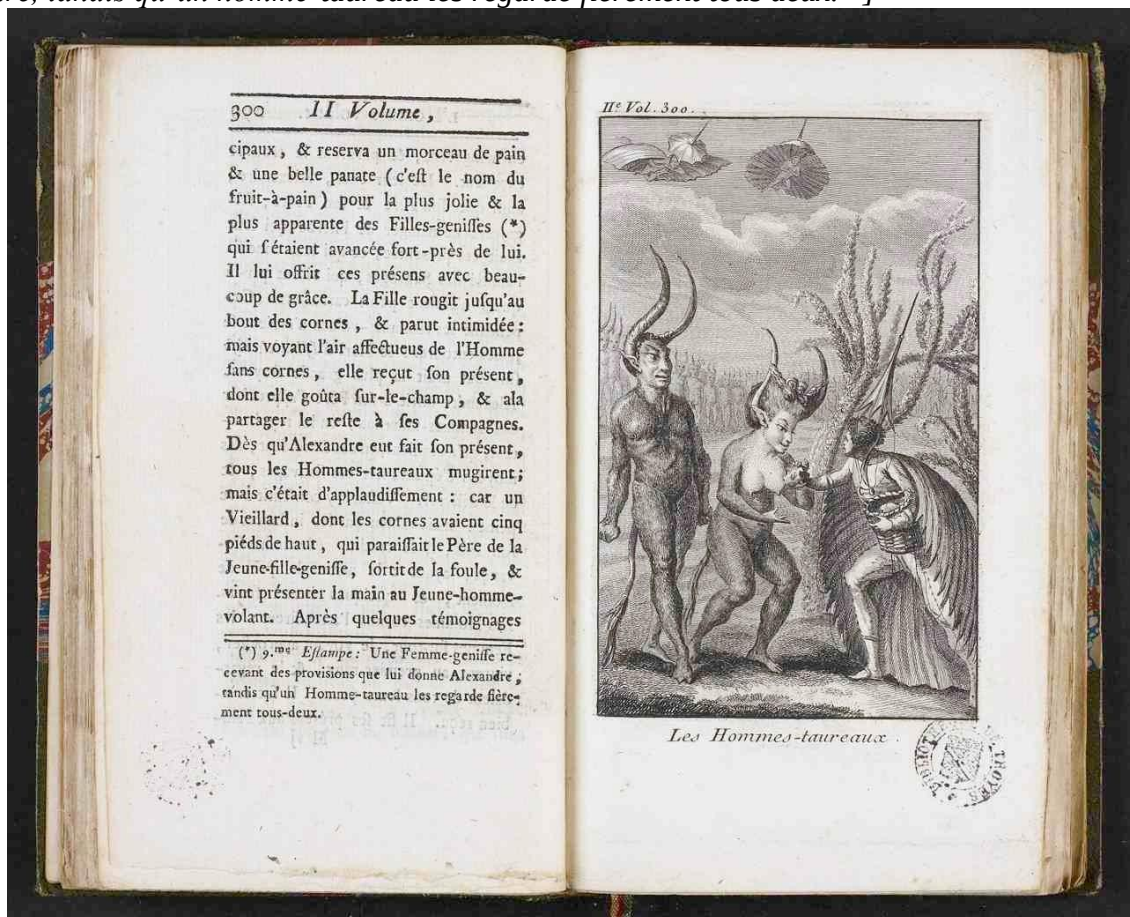


Les Hommes-cochons.

« [...] Ils furent réveillés dès l'aurore par un beuglement épouvantable. Ils regardèrent autour d'eux, et ils virent des espèces d'hommes cueillant et broutant l'herbe, qui s'appelaient les uns les autres. Ils étaient couverts d'un poil fauve, avaient une grande queue, et surtout leur front était orné de belles et fortes cornes, très longues, droites, lisses et luisantes. [...] Les hommes-taureaux venaient d'apercevoir les trois voyageurs, et ils les contemplaient avec étonnement, mais sans effroi. Ils parurent ensuite se consulter, sans parler ni mugir, et seulement par leurs regards. Après un moment de cette délibération muette, ils mirent sur une première ligne les mâles les mieux cornus et les plus vigoureux, derrière lesquels il se forma une seconde ligne ; puis une autre ; enfin la quatrième et les deux suivantes furent composées des femmes et des filles-génisses, qu'on reconnaissait facilement à la délicatesse de leurs cornes couleur de chair fort agréable, au lieu que celles des hommes étaient couleur de marron, et un peu noires par le bout. Toute la troupe forma donc un cercle épais autour des trois hommes-volants pour les environner, et s'avança en rétrécissant le cercle et en serrant davantage chaque homme-taureau l'un contre l'autre. Quand ils furent à vingt pas, on ne vit qu'une forêt de cornes extrêmement pressées. [...] Alexandre s'avança, ayant à la main du pain de froment et quelques beaux fruits. Les hommes-cornus l'attendirent ; les femmes surtout, le voyant approcher, vinrent au premier rang et le regardaient de tous leurs yeux. Il fut très bien reçu. Il fit les présents aux principaux, et réserva un morceau de pain et une belle panate (c'est le nom du fruit-à-pain) pour la plus jolie et la plus apparente des filles-génisses* qui s'étaient avancées fort près de lui. Il lui offrit ces présents avec beaucoup de grâce. La fille rougit jusqu'au bout des cornes et parut intimidée, mais voyant l'air affectueux de l'homme sans cornes, elle reçut son présent dont elle goûta sur-le-champ et alla partager le reste à ses compagnes. Dès qu'Alexandre eut fait son présent, tous les hommes-taureaux mugirent, mais c'était d'applaudissement, car un vieillard, dont les cornes avaient cinq pieds de haut, qui paraissait le père de la jeune fille-génisse, sortit de la foule et vint présenter la main au jeune homme-volant. »

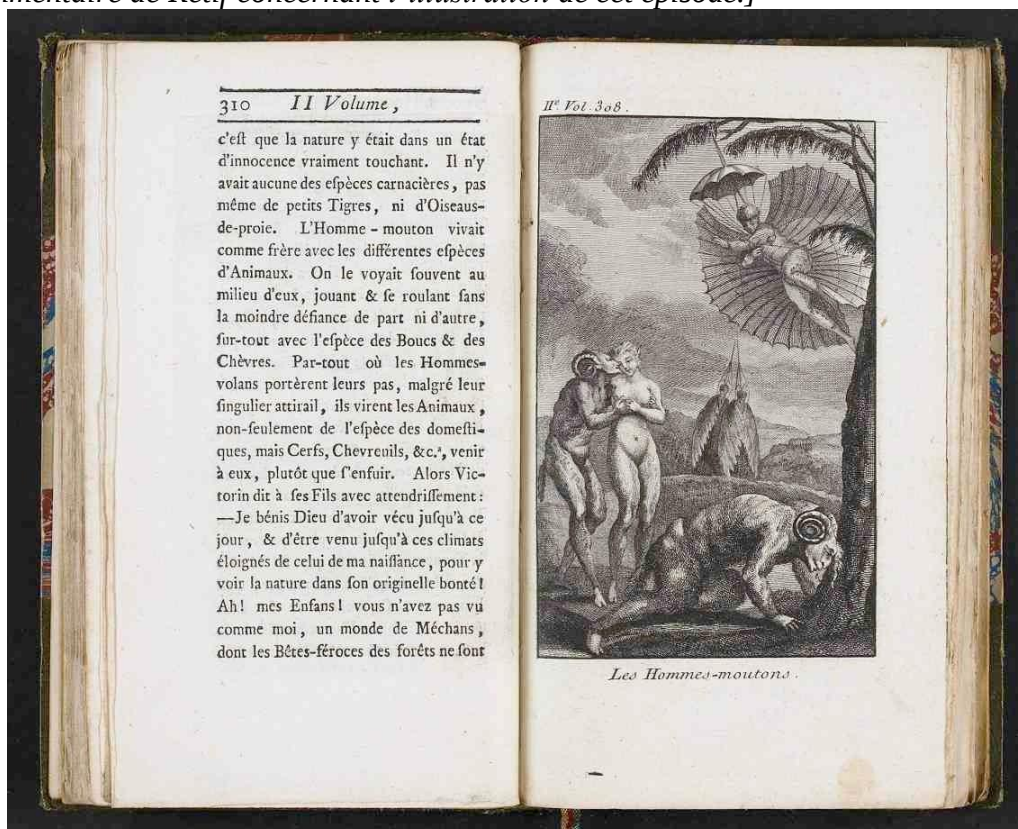
[Voici le commentaire de Rétif concernant l'illustration de cet épisode :

« 9^e (sic : il s'agit en fait de la 10^e) estampe : Une femme-génisse recevant des provisions que lui donne Alexandre, tandis qu'un homme-taureau les regarde fièrement tous deux. »]



« [De-B-m-t] aperçut du côté de la mer un troupeau qui paissait. [Il] le montra à son père. Les trois hommes-volants gagnèrent aussitôt à pied de ce côté-là et, s'étant approchés, ils virent trois ou quatre cents animaux couverts de laine comme des moutons, conduits par des êtres de la même espèce qui avaient de belles cornes recourbées et contournées comme les béliers. Ces animaux ne brouaient pas, mais ils cueillaient des herbes tendres avec leurs pattes de devant ; ils en mangeaient et se faisaient une ceinture du reste ; ensuite ils en mettaient de petites poignées entre la ceinture et leur peau. A l'écart, ils aperçurent distinctement encore un jeune qui caressait une jolie brebiette de la manière la plus tendre. [...] Un homme-bélier des plus forts, voyant approcher [Alexandre] s'élança sur lui à la façon des Bretons. Alexandre n'eut que le temps de donner un coup de parasol, qui l'éleva de six pieds. L'homme-bélier, trompé dans sa mire, alla heurter contre un arbre, qui était à dix pas de là, avec tant de force qu'il se fendit le crâne et tomba roide mort. Alexandre, sans se décourager, plana sur le troupeau en laissant tomber de son herbe et quelques bouchées de pain-de-froment, que les jeunes gens mangèrent. Pour les hommes-béliers, ils s'avançaient fièrement à la tête de la troupe en frappant des pieds et tout prêts à s'élançer comme leur camarade. Victorin qui observait tout, et qui retenait auprès de lui en laisse les deux jeunes gens-chiens, s'avisa de leur dire d'aller mettre ces hommes-béliers à la raison. Aussitôt ils coururent de ce côté. Les hommes-béliers ne les eurent pas plutôt vus qu'ils se serrèrent comme les autres dans le troupeau. Alexandre se posa à terre, s'approcha, toucha les femmes-brebis, qui étaient sans cornes, en les caressant et en leur présentant de l'herbe tendre et du pain ; de sorte qu'il se familiarisa un peu avec elles. Il donna aussi du pain aux hommes. [...] Une remarque intéressante que fit Alexandre dans cette île, c'est que le nature y était dans un état d'innocence vraiment touchant. Il n'y avait aucune des espèces carnassières, pas même de petits tigres ni d'oiseaux de proie. L'homme-mouton vivait comme frère avec les différentes espèces d'animaux. On le voyait souvent au milieu d'eux, jouant et se roulant sans la moindre défiance de part ni d'autre, surtout avec l'espèce des boucs et des chèvres. Partout où les hommes-volants portèrent leurs pas, malgré leur singulier attirail, ils virent les animaux, non seulement de l'espèce des domestiques, mais cerfs, chevreuils, etc., venir à eux, plutôt que s'enfuir. Alors Victorin dit à ses fils avec attendrissement : - Je bénis Dieu d'avoir vécu jusqu'à ce jour, et d'être venu jusqu'à ces climats éloignés de celui de ma naissance, pour y voir la nature dans son originelle bonté ! »

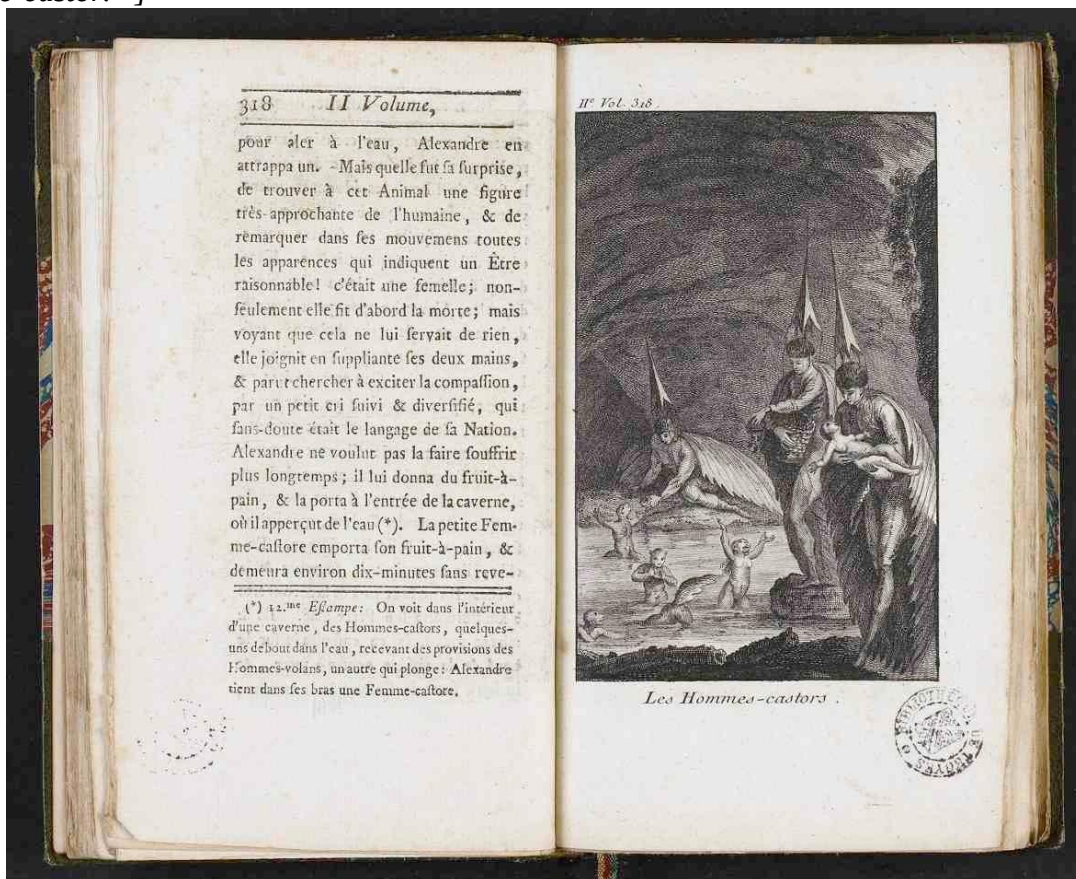
[Pas de commentaire de Rétif concernant l'illustration de cet épisode.]



« Ce pays paraissait absolument aride, à peine y découvrait-on quelques arbustes ; les sommets des montagnes étaient couverts de glace, et on en voyait même dans les plaines. Les hommes-volants descendirent sur cette terre morte, et y cherchèrent des habitants. Ils virent quelques animaux qui étaient les rennes de ce pays, mais un peu différents de ceux du nord ; ils avancèrent à pied pour s'échauffer, quoiqu'on fût encore dans l'été du pôle antarctique, et ils parvinrent à une caverne creusée dans un rocher, au bord d'une grande rivière, la seule de l'île. Les hommes-volants y entendirent quelque bruit, ce qui les rendit circonspects, ne sachant quelle espèce d'animaux ce pouvait être. Tandis qu'ils hésitaient, leurs ailes bien disposées, Alexandre aperçut à l'entrée de la caverne de petits animaux, ressemblants fort à de gros rats qui, après les avoir regardés, s'en retournaient en trottant, puis revenaient en plus grand nombre, et s'en retournaient aussitôt, recommençant continuellement ce manège. Il s'approcha pendant une de leurs absences et, de près, il crut reconnaître que c'étaient des castors, qui avaient formé là une belle république. En effet, ils en avaient la fourrure et la queue. Il vint faire part de sa découverte à son père et à son frère aîné. Ils se mirent tous trois en embuscade sur le bord de la rivière, ventre à terre, et lorsqu'il sortit des castors de la caverne pour aller à l'eau, Alexandre en attrapa un. Mais quelle fut sa surprise de trouver à cet animal une figure très approchante de l'humaine, et de remarquer dans ses mouvements toutes les apparences qui indiquent un être raisonnable ! C'était une femelle ; non seulement elle fit d'abord la morte, mais voyant que cela ne lui servait à rien, elle joignit en suppliante ses deux mains, et parut chercher à exciter la compassion, par un petit cri suivi et diversifié qui sans doute était le langage de sa nation. Alexandre ne voulut pas la faire souffrir plus longtemps ; il lui donna du fruit-à-pain, et la porta à l'entrée de la caverne, où il aperçut de l'eau*. La petite femme-castor emporta son fruit-à-pain, et demeura environ dix minutes sans revenir ; après quoi, on la revit à l'entrée de la caverne avec une centaine de ses compatriotes, auxquels elle montra les trois volants, en parlant avec la plus grande vivacité, ce qui fit beaucoup rire Victorin et ses fils. »

[Voici le commentaire de Rétif concernant l'illustration de cet épisode :

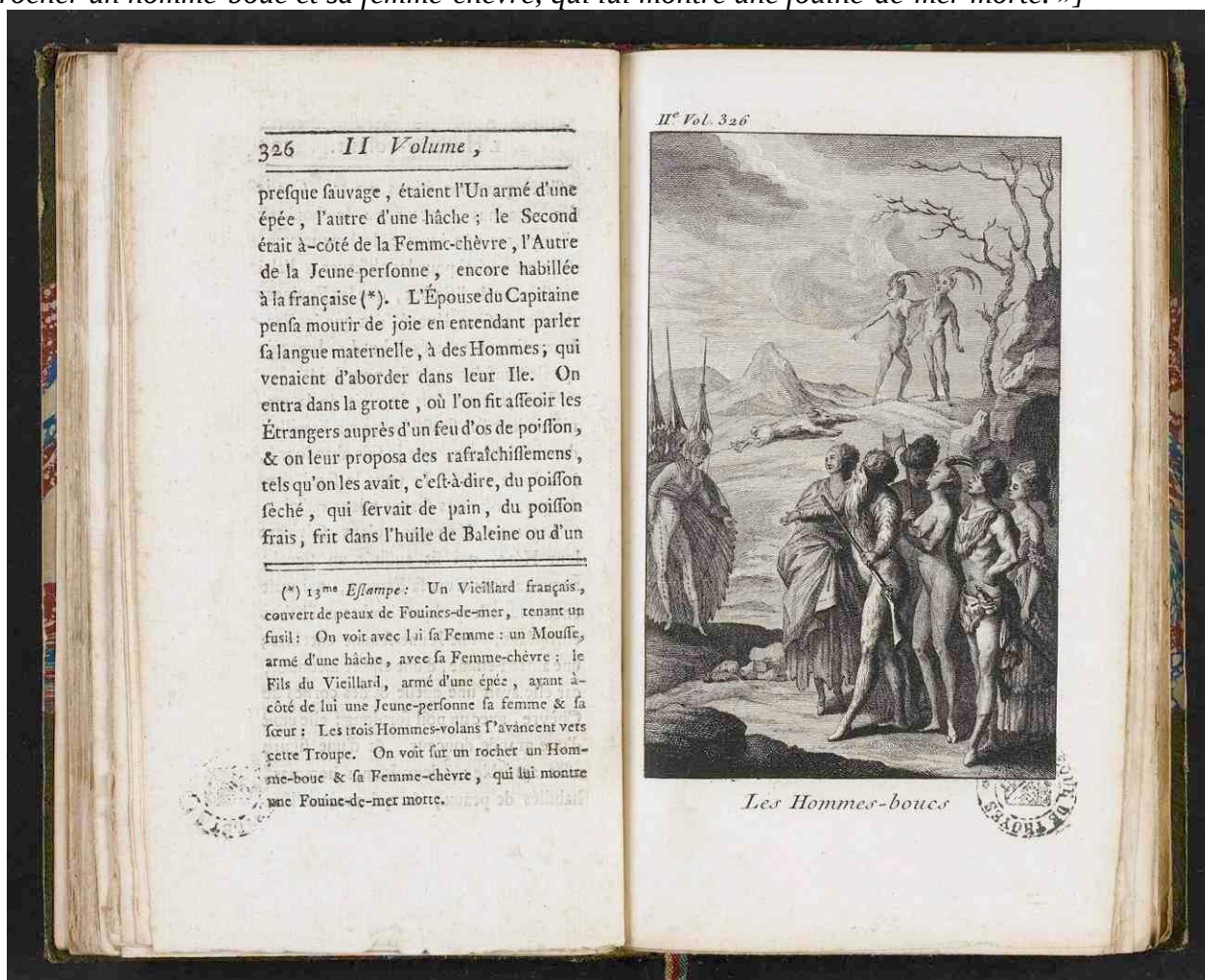
« 12^e estampe : On voit dans l'intérieur d'une caverne, des hommes-castors, quelques-uns debout dans l'eau, recevant des provisions des hommes-volants, un autre qui plonge. Alexandre tient dans ses bras une femme-castor. »]



[Les trois hommes-volants rencontrent, sur une île couverte de neige et de montagnes de glace, un ancien capitaine de vaisseau, abandonné là avec sa femme et ses enfants, puis son mousse, par son équipage mutiné. Il les conduit jusqu'à sa grotte.] « Les trois hommes-volants suivirent leur hôte, qui fit aussitôt un signal auquel accoururent sa femme, qui avait encore sur elle quelques lambeaux d'habits européens, une jeune femme enceinte, une autre femme d'une espèce inconnue, car elle avait une queue et des cornes de chèvre, avec un poil fort long ; elle était d'une grande douceur et d'une figure assez agréable ; deux jeunes hommes, habillés de peaux et qui avaient l'air presque sauvage, étaient l'un armé d'une épée, l'autre d'une hache ; le second était à côté de la femme-chèvre, l'autre de la jeune personne, encore habillée à la française*. [Le capitaine raconte son histoire] – Un jour qu'il faisait très beau temps (car c'était durant l'été de ce climat), je m'avançai du côté de la côte méridionale, et j'aperçus avec étonnement des boucs ou satyres qui pêchaient soit à la ligne, soit avec des espèces de paniers d'osiers, suspendus à une perche. Ils marchaient très souvent sur deux pieds, et paraissaient se parler de temps en temps pour s'avertir des choses à faire. [...] Nous apprivoisâmes quelques hommes-boucs qui venaient nous voir. L'un d'eux avait une fille moins difforme que ses compagnes : mon mousse en devint amoureux et il l'a épousée. [Il a douze enfants] parce que sa femme a presque toujours eu des jumeaux. J'ai la consolation de voir que ces enfants tiennent beaucoup plus de leur père que de leur mère ; et si le bonheur voulait qu'ils pussent s'allier à des êtres plus parfaits, la difformité originelle ne tarderait pas à s'anéantir. »

[Voici le commentaire de Rétif concernant l'illustration de cet épisode :

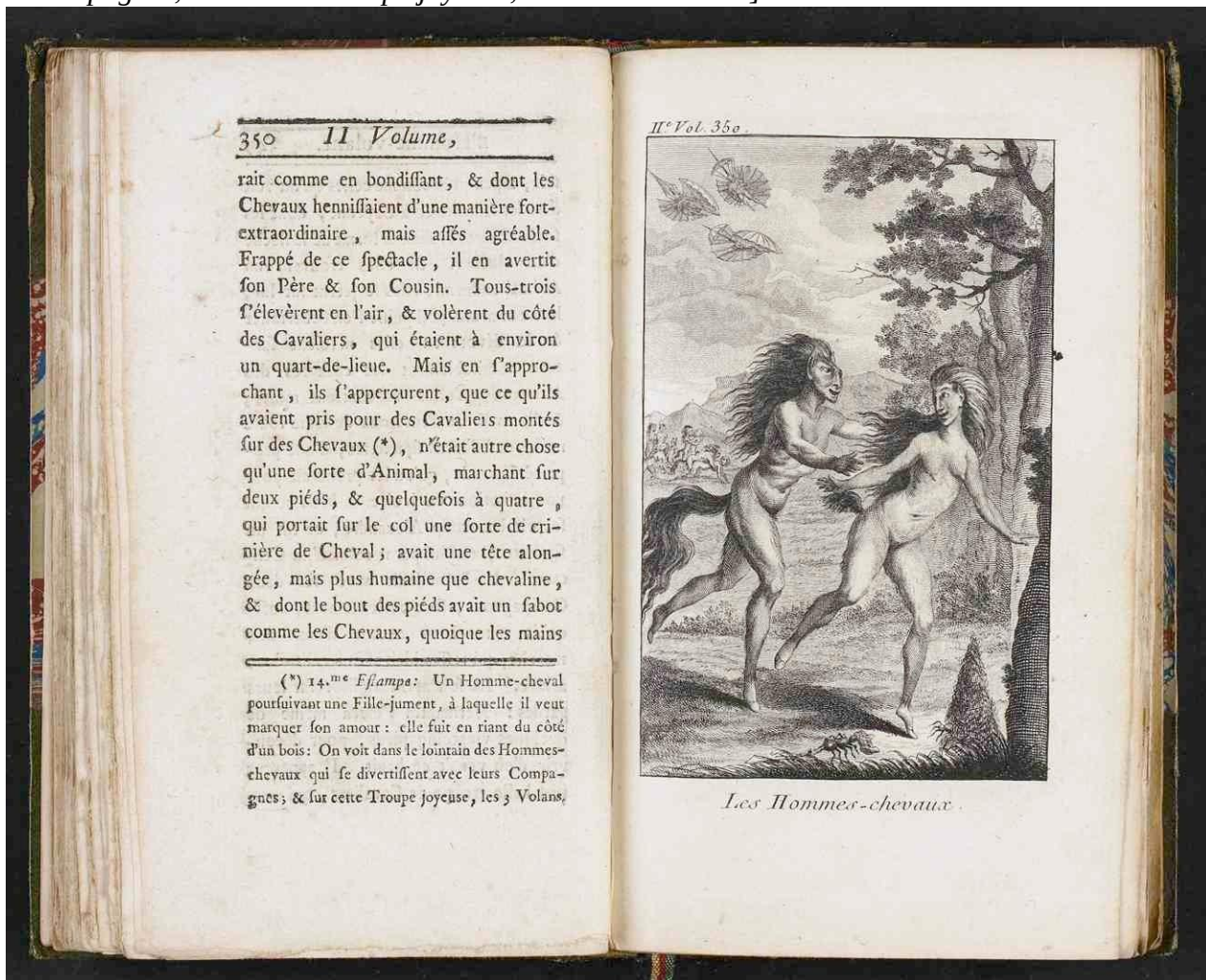
« 13^e estampe : Un vieillard français, couvert de peaux de fouines-de-mer [c'est-à-dire d'ours blancs], tenant un fusil. On voit avec lui sa femme, un mousse armé d'une hache, avec sa femme-chèvre, le fils du vieillard, armé d'une épée, ayant à côté de lui une jeune personne, sa femme et sa sœur [le fils du vieillard a épousé sa propre sœur]. Les trois hommes-volants s'avancent vers cette troupe. On voit sur un rocher un homme-bouc et sa femme-chèvre, qui lui montre une fouine-de-mer morte. »]



« Au sud-ouest de l'île moutonne, [Alexandre] trouva une belle île, coupée de vallées et de collines verdoyantes, dont le terrain était gras et fertile ; les pâturages y paraissaient excellents. Alexandre avait avec lui Hermantin son fils aîné, et le jeune Dagobert, l'aîné de ses neveux, tous deux issus de mères patagones, et par conséquent d'une force supérieure aux Européens. [...] Ils entendirent autour d'eux une marche, qui ressemblait assez à celle d'une armée. Ils se tinrent aussitôt sur leurs gardes : Hermantin s'éleva même de quelques vingt-cinq pieds pour découvrir d'où venait ce bruit. Il aperçut une belle troupe de cavaliers, qui courait en bondissant, et dont les chevaux hennissaient d'une manière fort extraordinaire, mais assez agréable. Frappé de ce spectacle, il en avertit son père et son cousin. Tous trois s'élevèrent en l'air et volèrent du côté des cavaliers, qui étaient à environ un quart de lieue. Mais en s'approchant, ils s'aperçurent que ce qu'ils avaient pris pour des cavaliers montés sur des chevaux * n'était autre chose qu'une sorte d'animal, marchant sur deux pieds, et quelques fois à quatre, qui portait sur le col une sorte de crinière de cheval, avait une tête allongée, mais plus humaine que chevaline, et dont le bout des pieds avait un sabot comme les chevaux, quoique les mains ressemblassent assez aux pattes d'un ours. Tous ces êtres se divertissaient sur la pelouse, vers l'heure du coucher du soleil, et surtout faisaient l'amour d'une manière qui tenait beaucoup plus du cheval que de l'homme ; car il n'y avait là ni pudeur, ni modestie. [...] Les filles-juments fuyaient ; les hommes-chevaux les poursuivaient, les assaillaient [...] La publique joie fut troublée par les hommes-volants, qui se montrèrent tout à coup au-dessus de la troupe. Dès qu'ils en furent aperçus, un vieux homme-cheval poussa le hennissement de l'effroi. Aussitôt toutes les femmes s'enfuirent dans le bois voisin ; les seuls mâles restèrent. »

[Voici le commentaire de Rétif concernant l'illustration de cet épisode :

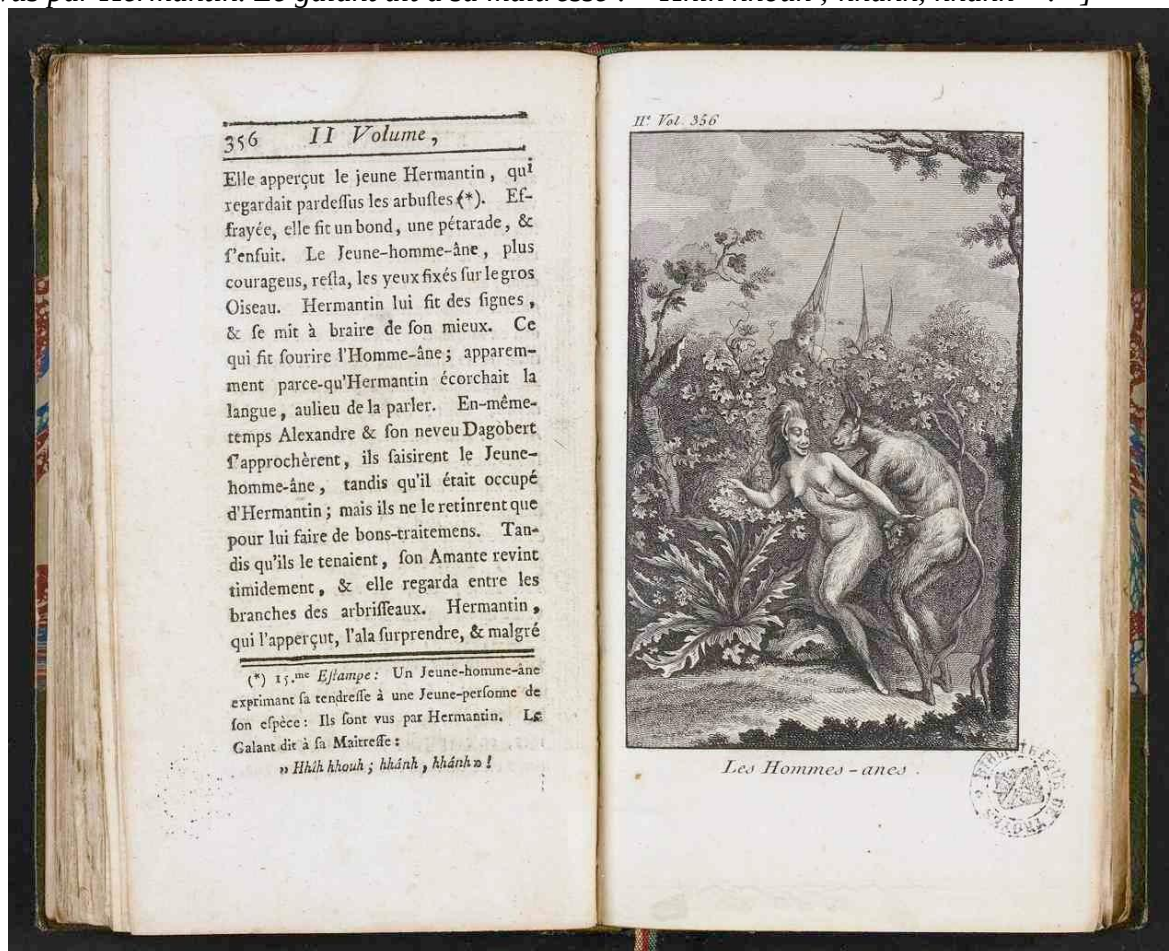
« 14^e estampe : Un homme-cheval poursuivant une fille-jument, à laquelle il veut marquer son amour. Elle fuit en riant du côté d'un bois. On voit dans le lointain des hommes-chevaux qui se divertissent avec leurs compagnes, et sur cette troupe joyeuse, les trois volants. »]



« Ils trouvèrent bientôt une île nouvelle, sous la même latitude que l'île chevale, mais beaucoup moins favorisée de la nature : les chardons y croissaient sur un sol aride ; il y avait aussi une sorte de vigne, qui portait de fort petits raisins. On pouvait à peine la traverser, à cause des plantes sarmenteuses qui embarrassaient les endroits maigres. Tandis que les trois volants examinaient cette nouvelle terre, ils entendirent à quelques pas d'eux une conversation tout à fait originale. Je ne vous en rapporterai que le commencement [...] –Hhîhhouh ; hhân, hhân ! –Hhinnh ! hhouih ! hhân-hhîh. –Hrrrh ! hhîh hhôuh hhîh hhouih hhouîmh hhâmhh ! hhi ! hihinnhinh-hhîh !, etc. Hermantin, fut curieux de voir les personnages qui parlaient ce langage agreste et peu poli. Un coup de parasol l'éleva de dix pieds ; il plana sur les buissons et vit, derrière un hallier de ceps et de ronces, deux êtres, dont l'un parlait à l'autre un langage encore plus éloquent. La jeune femelle, dont le figure tenait de l'ânesse et de la femme, cueillait des chardons fort tendres, qu'elle mêlait avec des jets nouveaux de vigne sauvage ; tandis que le jeune homme-âne, son amant, employait pour la déterminer à le satisfaire le double langage dont j'ai parlé. [...] Des paroles, cet amant pressant allait sans doute aller aux effets-car il était fort ardent- et sa maîtresse souriait, lorsque celle-ci, comme toutes les femmes en cas pareil jeta un coup d'œil pour être sûre qu'elle n'était point vue. Elle aperçut le jeune Hermantin, qui regardait par-dessus les arbustes*. Effrayée, elle fit un bond, une pétarade, et s'enfuit. Le jeune homme-âne, plus courageux, resta, les yeux fixés sur le gros oiseaux. Hermantin lui fit des signes et se mit à braire de son mieux. Ce qui fit sourire l'homme-âne, apparemment parce qu'Hermantin écorchait la langue, au lieu de la parler. En même temps Alexandre et son neveu Dagobert s'approchèrent ; ils saisirent le jeune homme-âne, tandis qu'il était occupé d'Hermantin, mais ils ne le retinrent que pour lui faire de bons traitements. Tandis qu'ils le tenaient, son amante revint timidement, et elle regarda entre les branches des arbrisseaux. Hermantin qui l'aperçut, l'alla surprendre, et malgré ses efforts pour s'échapper, il l'amena auprès de son amant. »

[Voici le commentaire de Rétif concernant l'illustration de cet épisode :

« 15^e estampe : Un jeune homme-âne exprimant sa tendresse à une jeune personne de son espèce. Ils sont vus par Hermantin. Le galant dit à sa maîtresse : « Hhîh hhouh ; hhân, hhân » ! »]



« [...] En approchant de cette île nouvelle, ils avaient entendu un bruit comme de grosses grenouilles qui coassaient ; et lorsqu'ils s'étaient abattus, il leur avait semblé qu'on jetait de grosses solives dans un grand lac qui tenait presque toute l'île, n'y ayant de terre qu'un cordon de vingt ou trente toises de large, couvert d'arbres et de plantes aquatiques. [...] [Dès la première nuit d'observation], ils virent très clairement des hommes-amphibies sortir du lac et aller chercher des fruits, des herbes, des racines sur la terre. Ils les virent se donner des signes d'intelligence, quoiqu'ils parussent n'avoir aucun langage. Ces amphibiens avaient de petites écailles sur la tête au lieu de cheveux, et leurs doigts, tant des mains que des pieds, étaient unis par des membranes. Ils mangeaient sur la terre ; mais plusieurs d'entre eux faisaient le guet (sans doute à cause de l'apparition des hommes-volants) : au moindre bruit qu'entendaient les sentinelles, un *Brrrr-rré-ké-ké-koax-koâxe* faisait rentrer dans l'eau toute la troupe. Alexandre ne crut pas qu'on pût s'emparer d'être si défiants, qui d'ailleurs seraient intraitables, comme tous les autres amphibiens. Il avait résolu de les abandonner, et de regarder cette espèce d'île informe comme déserte, et par conséquent de la destiner à des métis sortis des Christiniens et des concubines prises dans les espèces inférieures. Mais son fils aîné fit si bien, secondé par son cousin Dagobert, qu'ils surprirent un jeune homme et une jeune fille-grenouilles*, dans un moment où ils se livraient aux plaisirs de l'amour. Ils les enveloppèrent dans une sorte de filet et les emportèrent, sans leur faire de mal [...] »

[Voici le commentaire de Rétif concernant l'illustration de cet épisode :

« 16^e estampe : Un jeune homme et une fille-grenouilles à terre, et qui viennent de se quitter. Une autre fille-grenouille s'élançant dans l'eau, à l'approche des hommes-volants. Des amphibiens de la même espèce nageant dans le lac. »]

364

II Volume,

regarder cette espèce d'île informe comme déserte, & par-conséquent de la destiner à des Métis sortis des Christiniens & des Concubines prises dans les Espèces inférieures: Mais son Fils-aîné fit si bien, secondé par son cousin Dagobert, qu'ils surprirent un Jeune-homme & une Jeune-fille-grenouilles(*), dans un moment où ils se livraient aux plaisirs de l'amour. Ils les enveloppèrent dans une sorte de filet, & les emportèrent, sans leur faire de mal, à l'île-Christine, en achevant le tour du Globe, au lieu de retourner sur leurs pas.

Alexandre, resté seul dans l'île, acheva d'en connaître les Habitans, qui l'accoutumèrent un-peu à le voir: mais cette compagnie muette n'étant pas fort-

16.^{me} Estampe: Un Jeune-homme & une Fille-grenouilles à terre, & qui viennent de se quitter: Une autre Fille-grenouille s'élançant dans l'eau, à l'approche des Hommes-volants: Des Amphibiens de la même espèce nageant dans le lac.

H^e Vol. 364


Les Hommes-grenouilles

« Hermantin, s'étant avancé avec précaution vers une forêt, aperçut, dormant au soleil, des serpents d'une taille monstrueuse pour la grosseur, mais qui n'avaient guère plus de dix à douze pieds. Il avertit son père et ses camarades, qui les examinèrent en frissonnant. Ces monstres avaient tous une tête approchante de l'humaine, et rampèrent en s'éveillant avec une vivacité prodigieuse ; quelquefois ils se dressaient à demi et sifflaient d'une manière effrayante, en dardant leur langue bifourchue. Alexandre et ses compagnons-volants s'élevèrent en l'air, afin d'épouvanter ces hommes-serpents et les obliger à rentrer dans leurs cavernes. En même temps, il sacrifia un chien qu'il avait apporté, pour connaître si ces animaux étaient venimeux. Il le jeta au milieu d'une trentaine qui, plus hardis que les autres, ne s'enfuyaient pas, et sifflaient en regardant. Mais le chien fut englouti par un de ces êtres singuliers [...]. Alexandre et ses compagnons leur ayant jeté de la terre, ils s'enfuirent en fureur dans leur trou, à l'exception d'un seul, qui était si animé qu'il s'efforçait de s'élancer en l'air. On continua de lui jeter de la terre. Mais au lieu de se cacher dans son trou, il courut du côté des travailleurs : Alexandre et ses compagnons le poursuivirent, et lui ayant jeté sur le corps une espèce de filet, ils l'y enveloppèrent, l'y continrent, et l'examinèrent à leur aise*. Mais, tandis qu'on l'entourait, on entendit des sifflements horribles du côté de la forêt ; et l'on vit arriver un serpent-femelle, suivi d'une douzaine d'autres, les formés, les autres fort jeunes, qui voulaient se jeter sur ceux qui environnaient l'homme-serpent embarrassé dans le filet. On s'éloigna, ne pouvant leur résister. Ils rompirent les mailles avec leurs dents, et délivrèrent le prisonnier qu'ils emmenèrent dans son trou. »

[Voici le commentaire de Rétif concernant l'illustration de cet épisode :

« 17^e estampe : Un homme et une femme-serpents, en colère, dardant leurs langues contre les volants. Hermantin jette un filet sur le mâle, pour l'envelopper. On aperçoit les queues de ceux qui fuient. »]

370 II Volume,

ayant jeté sur le corps une espèce de filet, ils l'y enveloppèrent, l'y continrent, & l'examinèrent à leur aise (*). Mais tandis qu'on l'entourait, on entendit des sifflemens horribles du côté de la forêt; & l'on vit arriver un Serpent-femelle, suivi d'une douzaine d'autres, les uns formés, les autres fort-jeunes, qui voulaient se jeter sur ceux qui environnaient l'Homme-serpent embarrassé dans le filet. On s'éloigna, ne pouvant leur résister. Ils rompirent les mailles, avec leurs dents, & délivrèrent le Prisonnier, qu'ils emmenèrent dans son trou.

On examina ensuite l'Ane mordu, & l'on ne s'apperçut pas qu'il enflât, quoiqu'il eût plusieurs blessures, qui se guériront en quelques jours. Lorsqu'on

(*) 17.^{me} Estampe: Un Homme & une Femme-serpent, en colère, dardant leurs langues contre les Volans: Hermantin jete un filet sur le Mâle, pour l'envelopper: On apperçoit les queues de ceux qui fuient.

II^e Vol. 370.



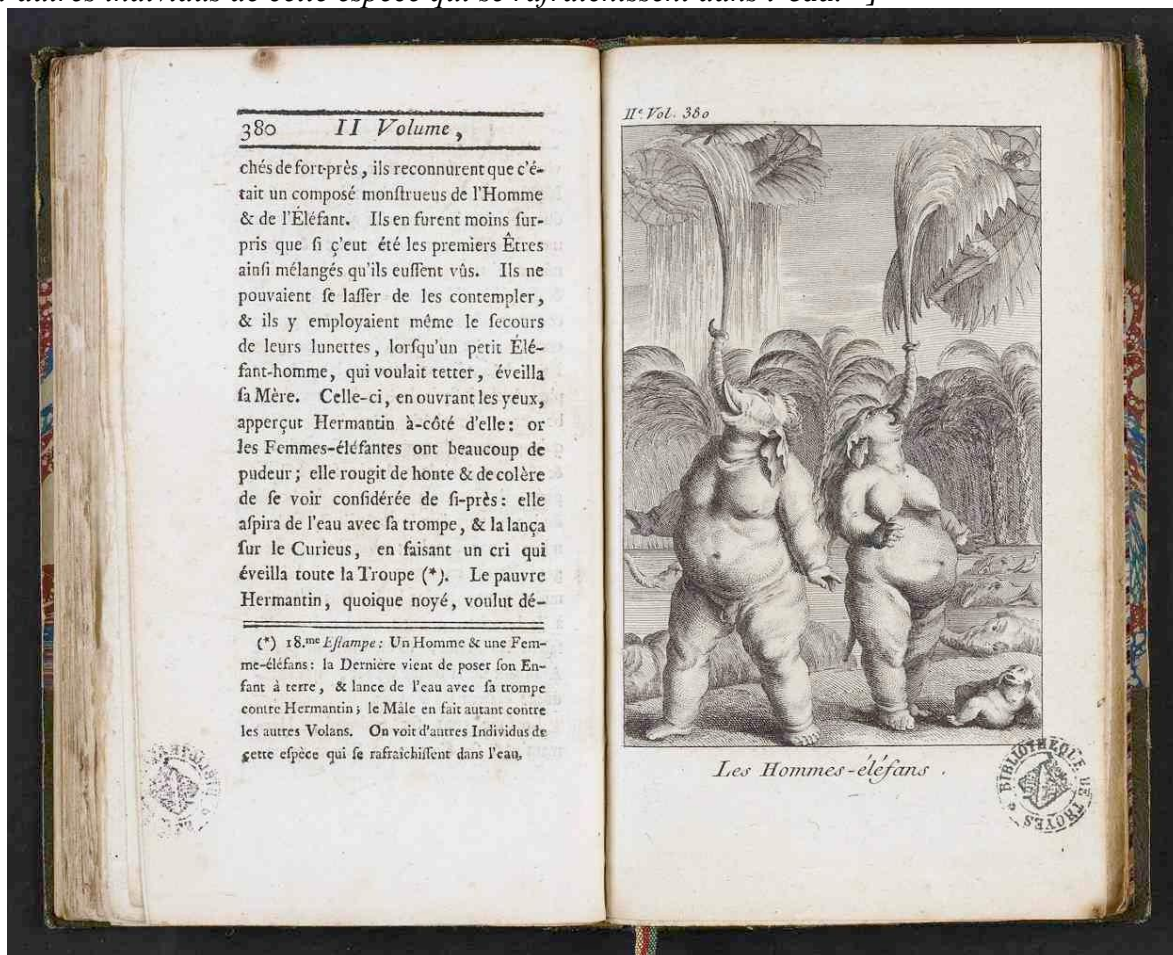
Les Hommes-serpens.



« [Les six hommes-volants] s'assirent à quelque distance d'un lac, formé par une rivière qui le traversait, à peu près comme le Rhône traverse le lac de Genève. Il y avait à peine une heure qu'ils étaient tranquilles, lorsqu'ils entendirent une marche pesante, comme de plusieurs personnes qui venaient au lac. Ils se cachèrent pour observer sans être vus. Alors ils virent avec étonnement de grosses masses mobiles, marchant les uns sur deux pieds, les autres sur quatre, ayant une tête d'homme monstrueuse, et pour nez une trompe d'éléphant, des mains et des pieds d'hommes à peu près, mais couverts d'une peau dure et gercée comme celle de l'éléphant. Ces gros êtres descendirent dans le lac et s'y plongèrent [...]. Après s'être baignés, ils s'avancèrent vers un des bords du lac couvert d'ombre, et ils s'y endormirent, par couples ; chacun des gros êtres en ayant à côté de lui un moins gros, moins laid, sans défense à la bouche comme ceux qui paraissaient les mâles, et en outre de petits animaux de la même espèce, qui sans doute étaient les enfants. Lorsque tout fut endormi, Hermantin et ses camarades s'étant approchés de fort près, ils reconnurent que c'était un composé monstrueux de l'homme et de l'éléphant. Ils en furent moins surpris que si c'eût été les premiers êtres ainsi mélangés qu'ils eussent vus. Ils ne pouvaient se lasser de les contempler, et ils y employaient même le secours de leurs lunettes, lorsqu'un petit éléphant-homme, qui voulait téter éveilla sa mère. Celle-ci, en ouvrant les yeux, aperçut Hermantin à côté d'elle : or les femmes-éléphants ont beaucoup de pudeur ; elle rougit de honte et de colère de se voir considérée de si près ; elle aspira de l'eau avec sa trompe et la lança sur le curieux, en faisant un cri qui éveilla toute la troupe*. Le pauvre Hermantin, quoique noyé, voulut déployer ses ailes ; mais l'eau les avait tellement appesanties et collées qu'il ne pouvait s'envoler. Cependant un des plus forts hommes-éléphants s'avancait pour le prendre, et il allait le saisir, lorsque le jeu de la machine fit agir les ailes assez fortement pour enlever le volant à cinquante pieds de haut. »

[Voici le commentaire de Rétif concernant l'illustration de cet épisode :

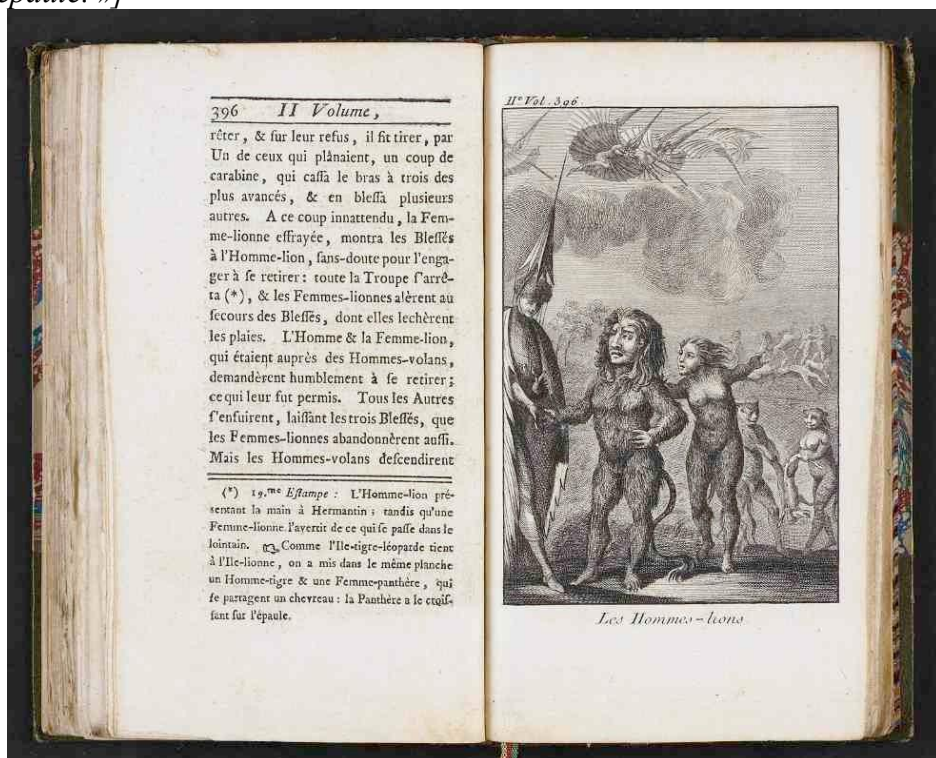
« 18^e estampe : Un homme et une femme-éléphants. La dernière vient de poser son enfant à terre, et lance de l'eau avec sa trompe contre Hermantin ; le mâle en fait autant contre les autres Volants. On voit d'autres individus de cette espèce qui se rafraîchissent dans l'eau. »]



« Deux habitants de l'île, sortis d'une caverne située tout au pied de la montagne, et qu'ils n'avaient pas remarquée, venaient à eux ventre à terre. Heureusement Hermantin jeta les yeux de leur côté ; il fit le signal et s'éleva d'un seul coup de parasol à quinze pieds ; les autres l'imitèrent [...]. Rien de si capable d'effrayer que ces deux êtres ! Qu'on se représente l'horrible figure du lion en furie, adaptée sur un corps humain velu ; une bouche fendue de l'une à l'autre oreille, avec des dents aiguës ; des mains et des pieds armés de griffes ; une jube épaisse au lieu de chevelure ; des yeux étincelants, dont le regard annonçait la soif du sang et du carnage. Hermantin fit à ces monstres quelques signes d'amitié, qui les mirent en fureur. Ils poussèrent un rugissement articulé, qui fit accourir à eux tous les hommes-lions des antres de la montagne. Les uns vinrent barbouillés de sang ; les autres tenant encore dans leurs griffes un quartier d'animal, qu'ils dévoraient en marchant. [...] Les six hommes-volants allèrent s'abattre sur une pointe de rocher, assez isolée pour n'y pouvoir pas être surpris, et de là, ils firent signe aux hommes-lions d'envoyer l'un d'eux. [...] L'homme-lion présenta la griffe : Hermantin allait la prendre en signe d'amitié, lorsqu'il vit s'avancer une femme-lionne, assez jolie pour cette espèce. Elle s'appuya sur l'épaule de l'homme-lion, en regardant Hermantin d'un air tendre-féroce. Elle examina curieusement ses ailes, et parut les admirer. Mais à l'instant où l'on s'y attendait le moins, elle embrassa le jeune camarade d'Hermantin, et s'élança pour l'emporter. Les cinq volants la retinrent ; et comme l'homme-lion déployait ses griffes pour la secourir, ils furent obligés de le frapper légèrement de leurs poignards. Les blessures de ces armes inconnues étonnèrent l'homme-lion, et le pénétrèrent de frayeur. Il les regarda, toucha une pointe, qui le blessa et lui fit faire un cri : tous ses compatriotes d'avancèrent à son secours. Alors Hermantin leur fit signe de s'arrêter et, sur leur refus, il fit tirer par un de ceux qui planaient, un coup de carabine qui cassa le bras à trois des plus avancés, et en blessa plusieurs autres. A ce coup inattendu, le femme-lionne effrayée montra les blessés à l'homme-lion, sans doute pour l'engager à se retirer. Toute la troupe s'arrêta*, et les femmes-lionnes allèrent au secours des blessés, dont elles léchèrent les plaies. L'homme et la femme-lion, qui étaient auprès des hommes-volants, demandèrent humblement à se retirer ; ce qui leur fut permis. Tous les autres s'enfuirent, laissant les trois blessés que les femmes-lionnes abandonnèrent aussi. »

[Voici le commentaire de Rétif concernant l'illustration de cet épisode :

« 19^e estampe : L'homme-lion présentant la main à Hermantin, tandis qu'une femme-lionne l'avertit de ce qui se passe dans le lointain. Comme l'île-tigre-léoparde tient à l'île-lionne, on a mis dans le même planche un homme-tigre et une femme-panthère, qui se partagent un chevreau : la Panthère a le croissant sur l'épaule. »]



« [...] Ils virent autour d'eux des espèces d'hommes, qui n'avaient que le buste, et tout entourés d'une pellicule qui leur servait d'ailerons, au moyen desquelles ils volaient avec la plus grande rapidité. Ils les écartèrent facilement avec une sorte de pique, dont ils s'étaient munis pour la première fois, ces hommes-chauves-souris n'ayant aucun membre dont ils pussent se servir, que leur bouche avec laquelle ils happaient de gros scarabées [...], des hannetons, etc., en quoi consistait leur nourriture. Rassurés par la timidité de leurs ennemis, les trois princes avancèrent dans l'intérieur de l'île mais sans mettre pied à terre. Ils parvinrent à une montagne, dans les antres de laquelle ils entendirent des cris désagréables, qui ressemblaient fort au cri du chat-huant, mais beaucoup plus nourris. A l'instant où ils abordèrent sur la montagne, ils virent s'élever de gros oiseaux, qui avaient des plumes, une tête d'homme, avec un nez de chat, et un espèce de bec fort court, qui se mirent en devoir de les attaquer. Mais les princes les effrayèrent par quelques coups de pistolets qui, en ayant renversé plusieurs, mirent tous ces hommes-chats-huants en fuite. Hermantin et ses compagnons, débarrassés de ces ennemis, s'abattirent dans la plaine, et tâchèrent de trouver des habitations. Ils n'en virent aucune, mais s'étant élevés au-dessus d'un bois, tout composé de gros arbres qui paraissaient élagués et éclaircis par art, ils trouvèrent sur chacun de ces arbres une espèce de nid, composé de branchages assez forts, et recouverts d'une calotte de terre pétrie avec de la mousse, à peu près dans la forme des nids de pie ou de corbeau. Ils visitèrent cette ville d'une nouvelle espèce, dont toutes les maisons étaient exactement fermées, n'ayant qu'une ouverture par en haut pour donner passage à l'air. [...] Elles étaient assises sur le haut de la tige de l'arbre, et leurs appuis étaient entrelacés avec beaucoup d'art dans les plus grosses branches. Tous ces arbres étaient fruitiers, et portaient une espèce de châtaigne qui était alors à maturité : ce qui marquait de l'intelligence dans ces habitants, quels qu'ils fussent. [...] Ces peuples se couchaient de bonne heure, comme tout ce qui tient à la gent volatile, et se levaient très matin. A peine l'aurore indiquait-elle la renaissance du jour, que les sauvages-ailés ouvrirent la porte de leurs nids, dont ils sortirent en foule avec des cris fort aigus. [...] Il n'y avait pas moyen de fuir, les ennemis assaillaient de tous côtés ; il ne restait d'autre route que celle des régions supérieures et froides : les six princes s'élevèrent autant qu'il leur fut possible de supporter la privation de chaleur et, de là, ils se défendirent avec leurs longues piques contre les hommes-oiseaux, qui s'élevaient en caracolant jusqu'à eux et redescendaient aussitôt, après avoir tâché de porter un coup de la pointe de leur nez osseux et crochu, ou d'une épine assez longue qu'ils tenaient à la main. Les Christiniens en blessèrent plusieurs, surtout un mâle et une femelle fort acharnés. Il y en eut cependant qui ne prirent aucune part à ce combat, qui effraya les hommes-hiboux et chauves-souris au point de les faire sortir de leurs retraites. Cependant les princes s'éloignaient de l'île, en combattant toujours ; ils étaient si vivement poursuivis que plusieurs des ennemis blessés tombèrent dans la mer, où ils furent dévorés sur-le-champ par de gros poissons-volants. La poursuite finit au rocher [...], après que les Christiniens eurent fait usage de leurs pistolets, qui firent tomber dans la mer une vingtaine d'ennemis. Ce fut alors que tous les autres s'en retournèrent en poussant des cris perçants et si aigus que les princes crurent en perdre le sens de l'ouïe*. »

[Voici le commentaire de Rétif concernant l'illustration de cet épisode :

« 20^e estampe : Un homme et une femme-oiseaux poursuivant avec acharnement les princes christiniens. Hermantin, avec sa pique en repousse deux, mâle et femelle, plus acharnés que les autres. On en voit un debout sur un arbre, près d'un nid. Un homme-hibou et un homme-chauve-souris sont sur le rocher. On entrevoit les extrémités d'hommes-oiseaux qui fuient. »]

où ils furent dévorés sur-le-champ par de gros Poissons-volans. La poursuite finit au rocher dont j'ai parlé d'abord, après que les Christiniens eurent fait usage de leurs pistolets, qui firent tomber dans la mer une vingtaine d'Ennemis. Ce fut alors que tous les autres l'en retournèrent en poussant des cris perçans, & si aigus, que les Princes crurent en perdre le sens de l'ouïe (*).

Cette périlleuse tentative leur fit prendre la résolution d'aler rejoindre le vaisseau, & d'entrer dans l'île en force. C'était un-peu s'écarter de leur plan de justice & de tranquillité : mais tous les Hommes ont des passions. Ils

(*) 20.^{me} Estampe : Un Homme & une Femme-oiseaux poursuivant avec acharnement les Princes-Christiniens : Hermantin, avec sa pique en repousse deux mâle & femelle, plus acharnés que les autres : on en voit un debout sur un arbre, près d'un nid : Un Homme-hibou & un Homme-chauvesouris sont sur le rocher. On entrevoit les extrémités d'Hommes-oiseaux qui fuient.



Les Hommes-oiseaux